maze

NOVEMBRE 2017 67



RENCONTRE

VINCENT MACAIGNE

« LA VIE EST BEAUCOUP PLUS POÉTIQUE QUE LE CINÉMA »

Sète | Larosa

1•2•3 décembre

Festival

BAZR

Marché Pop à Noël

Franz Ferdinand DJ Set ft Paul Thomson and Julian Corrie
The Hacker • Ninos du Brasil • Isha • Faire
Johnny Mafia • Dab Rozer • Oceanic Memory • Tropicold
Radio Meuh • Linge Records • PLMP • Camion Bazar x
Sheitan Brothers • Les Chineurs de Montpellier
Piñata • Deviant Disco • Sirk x Hugo x Ninou
Paul Brisco • Chorale de Paloma • Bate & Folia

bazr-festival.com

avec le soutien de la ville de sète · Sète agglopôle méditerranée · La Région Occitanie Pyrénées-Méditerranée · Département Hérault

tsugi · nova · TRAX · LM · PIÑATA · WTS · TECKYO.COM · maze · FORTANT · BANQUE DUPUY DE PARSEVAL · mespelotes.com · TEXEN · tomoe · lomography · ATELIER BRISE LAMES · HÔTEL IMPÉRIAL · KIBLIND

ÉDITO

L'époque est polémique. Depuis ces dernières semaines, de nombreuses voix se lèvent. La médiatisation, outre-atlantique, de plusieurs affaires sordides de violences et de harcèlement sexuel, a entraîné une soi-disant «libération de la parole». C'est notamment par le biais d'un mot-dièse que certaines femmes ont pu, parfois après des années, des dizaines d'années de silence, mettre des mots sur leur expérience. Pour leurs détracteurs - notez l'emploi du masculin -, ces témoignages sont soit mensongers, soit inutiles, soit dangereux. En effet, ils sont dangereux, et c'est tant mieux. C'est par des actions comme celles-ci, par des revendications, semblant parfois éloignées d'une terrible réalité, aussi, comme l'écriture inclusive, la féminisation des noms de métiers, l'accord de proximité, que pas à pas, l'égalité est en chemin.

La langue que nous parlons construit la manière dont nous pensons. Comment penser à quelque chose si cela n'existe pas dans notre vocabulaire ? De nouveaux mots, de nouveaux usages de la langue se construisent de jour en jour. Il ne s'agit pas d'une révolution du langage proposée par quelques personnes radicalisées. Il s'agit plutôt de mettre des mots sur de nouvelles réalités, d'essayer d'imprimer, par le vocabulaire et la grammaire, une dynamique à l'oeuvre dans notre société. Le chemin sera long.

Baptiste Thevelein
Directeur de la publication et de la rédaction

maze

Le magazine Maze est gratuit et est édité par l'association loi de 1901 Inspira, déclarée le 11 mai 2012 à la sous-préfecture de Cherbourg-Octeville et parue au journal officiel le 26 mai 2012.
Le siège social de l'association est situé au 8 rue Voltaire, 50130 Cherbourg-en-Cotentin. Adresse de gestion : 4 rue Saint-Guillaume, 35000 Rennes.
RNA : W502002188. SIREN : 751793555.
ISSN : 2259-7867. CPPAP : 0920W91947.
Maze Magazine est une marque déposée de l'association Inspira en France et dans d'autres pays.
Le directeur de la publication est Baptiste Thevelein.
L'hébergement du site web maze.fr est assuré par la société Infomaniak Network SA (26, Avenue de la Praille, 1227 Genève, Suisse). Salut à toi qui a pris la peine de lire les mentions légales.

L'association Inspira et le projet Maze Magazine sont soutenus par la ville de Cherbourg-en-Cotentin, le ministère de la culture et la communication, le ministère de la ville, de la jeunesse et des sports et Google.
L'association Inspira et ses projets sont entièrement bénévoles, les comptes arrêtés et les différents documents afférents à la vie statutaire de l'association sont accessibles sur simple demande par email.
Le magazine Maze est régi par des conditions générales d'utilisation et une politique de confidentialité. Vous pouvez consulter ces documents sur maze.fr/legal.
Vous pouvez contacter la rédaction du magazine Maze en utilisant le formulaire disponible sur la page contact du site maze.fr ou par téléphone au 02 22 06 83 29 (prix d'un appel local).

Couverture : Benni Valsson

CE MOIS

N°67

DOSSIER : PLUS DE TABOUS

ACTUALITÉ

CINÉMA

LITTÉRATURE

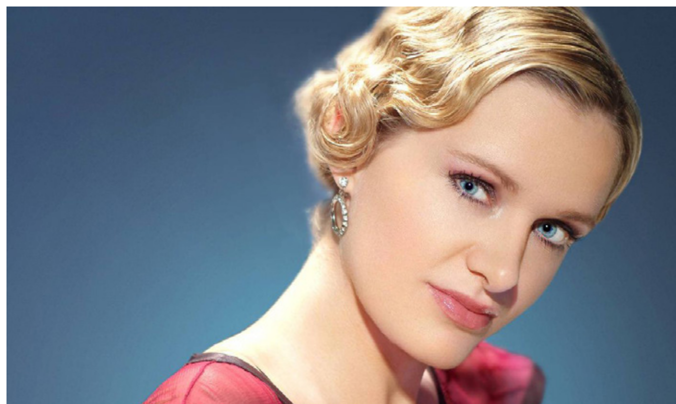
ART

MUSIQUE

ÉCRANS


6


22


28


34

PLUS DE TABOUS



Après une enfance paisible et détachée à la fois des regards et des problématiques liées à mon corps, l'entrée dans l'ère de l'adolescence s'est avérée houleuse et compliquée. Devenue hyper consciente de mon corps, et de tous les changements qui s'opéraient, j'ai accumulé complexe sur complexe, pour finir par m'en détacher et ne plus l'habiter. La voie de la réconciliation n'est jamais une voie facile, surtout dans le contexte actuel, mais elle est si douce, quand on réussit à l'emprunter. Parler du corps des femmes restera à mes yeux un des sujets les plus passionnants, car plus que jamais d'actualité, vaste, et quelque peu périlleux. Alors qui de mieux pour le faire que les principales intéressées ? Comment parlent-elles de leurs corps ? Quelle pressions ont-elles ressenties ces dernières années ? Quels changements aimeraient-elles voir ? Quels messages veulent-elles faire passer ? Elles sont une quinzaine à avoir accepté de répondre à quelques unes de mes questions. Cette porte d'entrée sur leurs pensées les plus intimes s'est révélée touchante et poignante.
La diversité des voix qui s'élèvent et la vulnérabilité des témoignages est une vraie force. Parler, témoigner, informer, voilà le premier pas que l'on peut effectuer pour faire bouger les choses.

Marie Puzenat



PLUS DE TABOUS - ELLES TÉMOIGNENT

Marie Puzenat

Quelle est ta relation à ton corps ? Comment a-t-elle évolué ?

Ma relation à mon corps est bonne. Quand j'étais enfant, il ne m'intéressait pas. Je ne prêtais pas attention à comment je m'habillais tant que c'était confortable. Et les gens pour lesquels c'était important, d'être bien vêtu, je les ignorais. Puis, il a commencé à changer, et le regard des autres est arrivé. Alors mon corps est devenu une sorte d'arme, à mon service. La découverte de la sexualité, et les rencontres que j'ai faites au fur et à mesure m'ont aidée à comprendre, que mon corps, je pouvais en faire ce que je voulais, sans que les autres aient leur mot à dire. J'ai rencontré des gens extrêmement positif·ve·s, pas forcément belles·aux à l'extérieur mais merveilleux·ses à l'intérieur et qui se fichaient du regard des autres. Et qui vivaient un rapport à leur corps loin des diktats. Et il y avait quelque chose de beau à aimer tous les types de corps. J'en ai aimé des vieux, des gros, des maigres, et on a aimé le mien. Souvent, on m'a dit que j'étais belle, et j'y crois un peu. Je veux dire que je n'ai pas de difformité qui soit vraiment handicapante. Mais je n'ai pas une taille de mannequin, mes dents sont de travers et tant pis ! Au final, plus les gens qui m'entourent sont âgé·e·s, plus ils ont compris que ce n'était pas important. Je ne me maquille que quand je veux. Je m'habille désormais bien pour aller au travail parce que je pense que c'est important la première image que je donne. Mais c'est tout. Et je fréquente des lieux dans lesquels mon corps n'a pas d'importance, notamment les Catacombes de Paris, où le fait que je sois une femme n'intéresse personne, si j'ai réussi à rentrer, c'est que je mérite ma place et une bière.

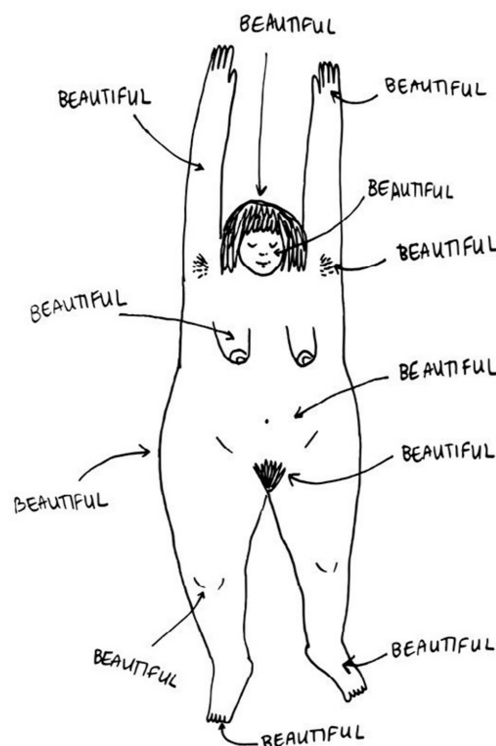
Juliette

Je me rappelle très bien n'avoir jamais eu de problème avec mon corps dans mon enfance. J'avais même une fascination pour les égratignures que je me faisais en vélo, toutes les fois où je me cassais les bras et les jambes je me sentais en adéquation avec mon corps qui me rappelait que je devais faire attention à lui. Puis un jour en 6e primaire (11 ans, dernière année avant d'entrer à l'école des grand·e·s) on m'a appelée le singe et là patatras le drame. J'ai réalisé que j'étais arabe physiquement, que je n'étais pas comme les autres (tou·te·s blanc·he·s) de mon entourage, que j'étais boulotte et pas très gracieuse. À l'école secondaire j'ai gardé ce corps de boulette qui a empiré avec la puberté. Je n'étais vraiment pas belle à voir, complexée, et les moqueries des jeunes garçons n'aidaient pas. Je suis passée d'un je-m'en-foutisme absolu à une obsession de l'apparence, particulièrement du poids.

Sofia

Bonne relation : j'ai confiance en mon corps. Je suis fine donc mon corps est plutôt proche des standards imposés par la société (malheureusement c'est plus simple de s'accepter) mais quand j'étais petite j'étais complexée par mon manque de forme. Dans tous les cas, je m'accepte et me plait de plus en plus.

Emy



Ma relation à mon corps a toujours été simple et assez bonne... par contre peut-être que je ne le connais pas assez bien et que je n'en prends pas assez soin. Je ne mesure pas ma chance d'avoir un corps en bonne santé.

Emma

La relation que j'entretiens avec mon corps est relativement rationnelle ; jamais je ne suis tombée dans l'obsession de l'apparence et de la culture de mon image. Je peux en partie remercier la natation. En effet, pratiquant la natation en compétition, je voyais mon corps plutôt comme un outil pour gagner un championnat.

Pauline

J'ai appris à accepter que j'aurai toujours des formes, et plus encore en devenant une femme, car elles se sont harmonisées. Les hommes m'ont appris à aimer mon corps encore plus.

Diane

Ma relation à mon corps fut très influencée par ma pratique de la danse classique pendant 10 ans. En tant qu'élève au conservatoire, la relation au poids et aux formes était très contraignante et controversée. Chaque danseuse se regardait et se jugeait sous toutes les coutures, et jugeait beaucoup les autres. Les phrases « je suis trop grosse », « je dois faire attention », « j'ai trop mangé » revenaient très souvent. Nous étions donc non seulement amenées à nous juger personnellement sur notre poids, nos formes, et surtout sur notre rapport à la nourriture et à nos « en-cas plaisir », mais aussi à juger les autres, les vestiaires étant des lieux d'intimité, et la danse une pratique où le corps est important, et surtout visible. Ce jugement pouvait être admiratif comme péjoratif, voire méprisant. Personnellement j'étais assez inconsciente de mon corps, je n'arrivais pas à le juger, ni à le mettre en comparaison au début, mais très vite je me suis mise à me surveiller et à regarder les autres. C'était comme un jeu mais très malsain, on jugeait notre prise de poids avec le nombre de bonbons avalés.

Phane

Quelles pressions as-tu déjà ressenties par rapport à ton corps ?

Beaucoup de pression quant aux poils, au fait de devoir toujours paraître jolie, bien coiffée. Et surtout mince. On m'a beaucoup poussée à faire du sport étant petite alors que je n'aimais pas ça, j'étais aussi un gros bébé donc mon père restreignait les doses de sucre à mettre dans mes yaourts ! Je pense qu'à l'adolescence, j'ai grandi avec le modèle de la minceur, ma mère, mon médecin, l'école, tout renvoyait cette idée.

Alice

Quand j'étais en primaire, un copain d'école m'a demandé si j'étais enceinte, j'avoue l'avoir vécu comme un mini traumatisme.

Diane

Ma mère était professeure de danse classique alors un petit bourrelet et hop, à la diète !

Soraya

Les pressions sur mon corps venant de moi-même sont nombreuses. Ma peau translucide, mes cheveux crépus façon boule disco, mes hanches sur-développées, mes côtes asymétriques, mes pieds atrophiés… chaque partie de mon corps y est passée et la liste de qualificatifs pour décrire négativement mon physique est impressionnante. Autant, pendant l'adolescence, chaque défaut physique détruisait un peu plus l'estime que j'avais de moi, autant maintenant, je préfère l'autodérision. Aujourd'hui, tous ces qualificatifs me font bien rire et me montre à quel point je pouvais être créative à cet âge. C'est fou comment le rire nous libère de nos obsessions ; bien sûr je vois encore mes défauts mais je préfère rire d'eux et relativiser ; ils ne partiront pas, alors pourquoi se morfondre ?

Pauline

Qu'est ce qui te révolte le plus à ce sujet ?

Plus rien ne me révolte, j'ai l'impression que rien ne change ni ne changera. Ce ne sont même plus les pressions qui me révoltent mais la faiblesse de certaines femmes qui suivent les normes établies par la société, le savent, l'avouent, mais ne font rien pour changer… ça doit venir de nous, on est le changement, il ne faut pas s'attendre à ce que la société change, c'est peine perdue.

Camille

Ce qui me révolte le plus, c'est que bien souvent on passe à côté de l'aspect sanitaire. On vit avec des idéaux, on se force à ressembler à un idéal érigé par une société consumériste, qui a une tendance en plus, à sexualiser des corps sculpturaux. Quid de la santé mentale de beaucoup ? Je tiens à préciser que je ne me place pas exclusivement d'un point de vue féminin.

Louison

Ce qui me révolte, le plus est l'hypocrisie concernant le corps de la femme. En effet, nous prônons de plus en plus la diversité des corps, dans les médias notamment. De nombreux reportages portent sur ces célébrités qui assument leur pilosité (comme Miley Cyrus, Alicia Keys, etc), ou leurs formes qui ne répondent pas au diktat de la société actuelle (Beyoncé, Rihanna, etc). Les marques commencent, elles aussi, à s'y mettre (notamment la marque Evian). C'est une bonne chose, car, pour que les choses changent, il faut des femmes et des marques importantes qui osent ouvrir la voie vers la libéralisation des diktats de beauté auxquels sont confrontées les femmes. Mais d'un autre côté, les femmes « ordinaires », qui ne sont pas célèbres, sont fustigées et cataloguées de féministes extrémistes lorsqu'elles se laissent simplement pousser les poils, etc. Faut-il est célèbre pour se défaire des diktats ?

Pauline

Je trouve mes petites formes pratiques dans le sens où je me fais beaucoup moins regardée pour mes atouts physiques. On me regarde, on vient me parler pour moi, la personne que je suis, pas pour mes seins ou mes fesses. Je sens le regard des gens plus véridique. Dans la rue, les transports, les hommes ne me regardent pas trop, il est plus facile de me cacher et d'apparaître « moins attirante ». Je déteste cet « atout » en même temps, car aucune femme ne devrait cacher ses formes, petites ou imposantes. Ce n'est pas aux femmes de se cacher, de porter des vêtements amples, de se tenir droite pour ne pas trop se faire voir, c'est aux hommes d'arrêter de nous reluquer de la tête aux pieds, de nous juger sur notre physique. Certaines femmes sont obligées de trouver des « parades » pour ne pas subir ce regard jugeant et très désagréable : ne pas porter de jupes, de décolletés. D'autres, subissent

ce regard mais décident de passer au-dessus et se comportent comme elles le veulent. Mais nous n'avons pas toute la force de s'en ficher et de passe outre.

Judith

Le fait qu'il y ait une sorte de modèle type de comment on doit aimer son corps et aucun autre. J'ai pas mal d'amis trans, qui ont accepté que leur corps de naissance ne leur convenait pas, et qui effectuent des transitions plus ou moins poussées. C'est leur choix, et la société les juge énormément. De la même façon, j'ai des amies travailleuses du sexe, qui considèrent que la façon dont elles utilisent leur corps est un choix, et qui n'acceptent pas qu'on décide pour elles que c'est un mauvais choix. Évidemment je suis contre la traite d'êtres humains dans certains cas, mais quand la décision d'utiliser son corps comme cela est personnelle, je ne comprends pas qu'on puisse émettre une opinion.

Juliette

Le manque d'empathie des gens qui n'ont pas ce corps (les hommes). Si j'étais un homme, je n'aurais pas besoin de voir les choses autrement, mais un jour j'ai eu un corps de femme… Qu'on voit des corps de femme partout en sous-vêtement dans la rue (les publicités) ! J'ai l'impression de me voir nue partout maintenant que j'ai ce corps (c'est quoi cette société qui affiche mon corps comme un objet ?!).

Claire

Je trouve révoltant qu'une femme puisse se sentir réduite à l'image qu'elle donne d'elle-même et que ses qualités et compétences puissent se résumer, voire se soustraire à son physique ou justement non si celui-ci n'est pas jugé flatteur. Cette remarque est par ailleurs aussi valable pour les hommes, car un physique considéré par le plus grand nombre comme « beau » continuera de recevoir des traitements de faveur par la société. Cet état de fait n'est pas nouveau mais il est certain qu'il reste d'actualité et qu'il est difficile de s'en défaire.

Nelly

Qu'est-ce que tu préfères chez toi ?

J'aime ma cambrure.

Emy

C'est une question difficile. Je pense à des choses très anecdotiques comme mes oreilles ou mes pieds.

Nelly

Mes fesses parce qu'elles sont rebondies et franchement visibles. Toute ma jeunesse j'ai bien galéré à trouver des pantalons allant parfaitement à cause de ça. Mais à chaque fois, on me disait que c'était parce que j'avais les fesses de La Réunion (vu que ma grand-mère est réunionnaise). Ça aurait dû me faire complexer mais au final ça m'a juste appris à aimer cette partie de mon corps.

Eléonore

J'aime bien mon dos, mes tâches de rousseur, ma nuque et ma bouche

Valentine

Mes yeux, mes cheveux, mes mains et mes seins (même s'ils sont petits il sont parfaits, et ça, c'était pas gagné pour que j'en sois fière mais je le suis !).

Camille

Alors justement, c'est toujours une question compliquée ! J'aime la couleur de mes cheveux et de mes yeux, j'aime mes mains, ma poitrine et mon dos. C'est déjà pas mal.

Louison

Je crois que sans mes cheveux je suis perdue…

Soraya

Qu'est ce qu'on pourrait faire mieux pour que les choses changent ?

Commencer par porter un regard indulgent sur son corps pour ensuite être capable de porter un regard doux sur celui des autres, et par voie de conséquence, ne pas entrer dans un cercle vicieux de critiques. Et se libérer de l'idée d'une « norme » : la norme n'existe pas, c'est un concept qui évolue avec le temps, selon les époques, les aires géographiques, les cultures, les religions. Alors autant être bien, là, tout de suite !

Valentine

Dites-vous entre vous que vous êtes belles. Dans le métro, je n'hésite jamais à complimenter une femme

bien habillée ou charmante. Pareil à l'université. Et je pense que ça donne le sourire, ça montre qu'on se soutient dans la gent féminine

Sofia

À mon avis, tout passe par l'éducation. Changer le rapport au corps féminin ça passe par l'éducation à la sexualité, je pense. On ne parle quasiment jamais de la puberté avant que celle-ci arrive. Forcément on est perdue face à ça. Si on démocratisait l'apprentissage de la sexualité on démocratiserait toutes ces questions liées aux corps à mon avis. Parce qu'au final, avant le collège et la puberté les enfants se fichent un peu de leur rapport au corps. Ça va aussi bien pour le corps féminin que pour le corps masculin d'ailleurs

Eléonore

En parler à l'oral, dans l'art (plastique, littérature, performances, cinéma, théâtre).

Diane

Il y a effectivement le mouvement du « body positivism » que j'apprécie vraiment. Je crois qu'il est important de sensibiliser dès le plus jeune âge sur le fait que l'on va vivre toute notre vie dans cette enveloppe charnelle, que c'est important de l'apprivoiser, et de faire les choses afin d'être bien avec soi-même et non pour les autres. Que l'on est effectivement tous et toutes différentes, avec nos forces et nos faiblesses. Qu'un corps est beau dans sa diversité, et qu'il ne faut ni culpabiliser d'être très mince naturellement ou en embonpoint. L'essentiel serait donc de valoriser le bien-être mental et physique, tout en acceptant que tous les corps ne peuvent se ressembler.

Louison

Il faudrait éduquer le coeur plus que le regard.

Soraya

Mettre au premier plan des personnalités féminines entières et singulières permettront de faire bouger les lignes, en particulier auprès des jeunes générations qui restent très influencées par certains stéréotypes quant à ce qu'il faut penser et ce à quoi il faut ressembler, images et pensées par ailleurs fortement véhiculées et relayées par les réseaux sociaux.

Nelly

Un message que tu aimerais faire passer ?

Ce qui fait la beauté d'un corps ce n'est pas son apparence physique, mais le respect et l'amour que la personne (qui habite ce corps) lui porte !

Valentine

J'aimerais que les femmes soient plus soudées, qu'elles passent plus de temps à s'entraider plutôt qu'à s'envier.

Alicia

Le message que je voudrais faire passer, et qui serait, selon moi, la meilleure chose à faire pour faire évoluer la société, est de changer la mentalité des enfants dès leur plus jeune âge, aussi bien chez les filles que chez les garçons. Il faut élever les filles à être fières d'elles et de leur corps. Il faut les éduquer à avoir confiance en elles, et à assumer les asymétries de leur corps (qu'elles qualifient de « défauts » mais qui sont en réalité des marqueurs de leur unicité). Il faut notamment redoubler d'efforts lors de l'adolescence. Comme l'avait fait remarquer la marque Always, lors de sa campagne de publicité de 2016, les filles perdent leur confiance en elles pendant la puberté. C'est aussi pendant cette période de leur vie que leur corps change le plus, et que les jeunes filles sont le plus critique avec celui-ci. Mais éduquer les jeunes filles à croire en elles n'aura qu'un effet minime si on ne change pas aussi la mentalité des garçons. Il faut qu'on apprenne à ces derniers à respecter le corps des femmes, et à changer la vision qu'ils portent sur le corps féminin. En effet, les femmes sont de plus en plus utilisées, dans la publicité notamment, comme un moyen qui pousse à la consommation (les publicités des femmes qui correspondent parfaitement aux critères de beauté imposés par la société et qui posent auprès des voitures de luxe, dans le but d'accroître les ventes de voitures de luxe). Le corps de ces « belles » femmes est, pour certains types d'hommes, le reflet de la réussite professionnelle et/ou sociale. Transformer cette chosification du corps de la femme vers une vision où le physique féminin serait la personnification de l'âme qu'elle abrite, serait le meilleur message à enseigner aux garçons.

Pauline

Free Yourself. Love Yourself.

Soraya

Aimez-vous, soyez fières de vos différences et surtout affranchissez-vous des normes.

Emy

Une femme qui t'inspire ?

Ma grand-mère, la seule femme que je connaisse qui n'a AUCUN problème avec son corps et qui pourrait faire un f*** à toutes les personnes qui oseraient la critiquer.

Camille

Audrey Hepburn. Parce qu'elle est devenue une des plus belles femmes de son époque en se le répétant tous les jours alors qu'elle ne s'aimait pas et qu'elle avait un physique androgyne et enfantin.

Diane

Patti Smith, qui a toujours fait ce qu'elle a voulu, qui a accepté sa part androgyne, et qui s'est détournée du seul jugement d'autrui.

Louison

Swan Périssé, la youtubeuse humoriste qui affiche son corps de façon totalement décomplexée dans ses vidéos, alors que c'est un lieu où les jugements sur le corps des femmes est le plus grand ! Elle assume sa féminité, elle assume ses formes, et elle les montre comme quelque chose de normal et je me sens bien dans mon corps en regardant ses vidéos.

Phane

Ma mère, j'ai eu la chance d'être élevée par une femme qui ne m'a jamais rien imposé et qui m'a donné confiance en moi en me complimentant et en m'accompagnant sans jamais me juger.

Emy

Merci à Sofia, Eléonore, Juliette, Nelly, Soraya, Claire, Phane, Emy, Emma, Pauline, Alicia, Alice, Diane, Louison, Judith, Camille et Valentine.

FEMMES, MENSTRUATIONS, RISQUES «TAMPON, NOTRE ENNEMI INTIME», DOCUMENTAIRE NÉCESSAIRE

Soraya Jegouic

Avril 2017 : est diffusé sur France 5 un documentaire choc intitulé «Tampon notre ennemi intime» réalisé par Audrey Gloaguen. Ce documentaire est tout à fait dans l'ère du temps et pose la question suivant : quelle place pour le corps de la femme ? Il met en relief les risques qui sont encourus par les femmes tout au long de leur vie, les lobbies des grandes marques et l'utilisation de divers produits astringents pour blanchir un coton qui finira souillé de rouge de toute façon.

Les scandales des tampons

Depuis quelques années, les scandales se font de plus en plus nombreux en ce qui concerne l'utilisation des protections périodiques féminines - tampons, serviettes, coupes menstruelles. Le documentaire d'Audrey Gloaguen appuie sur le point central de tout ce questionnement : la composition desdits produits. Après quelques recherches, des enquêtes, il s'avère que les protections hygiéniques du commerce ne possèdent aucune indication qui permettrait une quelconque traçabilité des produits utilisés. Et si dans ces derniers on retrouvait des poisons ? Des produits toxiques ?

Fabricants et image du corps de la femme

La plupart des fabricants du marché, qu'ils soient européens ou non, ne souhaitent pas faire figurer les produits employés sur leurs emballages. La plupart des blanchissants mis à l'oeuvre pour obtenir le fameux grain blanc, presque ivoire parfois, sont mauvais pour la santé. Malgré de nombreux procès, les grandes entreprises ne font pas d'effort pour autant. Et c'est encore une fois le corps féminin qui récolte les méfaits de nombreux produits chimiques (nous pourrions également mettre en question la pilule contraceptive mais ceci est un autre article).

Le corps féminin, depuis des années, est le centre de beaucoup de polémiques : anorexie, boulimie, protections hygiéniques. Les points soulevés en image par la réalisatrice sont tout à fait choquants : pour en revenir à la composition des produits, il s'agit de produits dits cosmétiques. Alors qu'un gel douche aura le droit de voir sa composition figurer sur un espace de trois centimètres carrés, il n'en est rien pour un produit que les femmes vont utiliser à l'intérieur de leur corps. Est-ce normal ? Sûrement pas.

Pour pallier à ce manque d'informations de compositions et pour ne pas se trouver face à un procès coûteux, les fabricants usent aujourd'hui de l'emploi d'une notice qui permet de mettre en garde les femmes face au choc toxique. Ce dernier est lié à un phénomène assez complexe mais les études sont formelles : la présence de fibres synthétiques dans les tampons n'est pas sans avoir son rôle dans la multiplication des cas de syndrome du choc toxique.

Les risques du syndrome de choc toxique : et après ?

Outre les risques que cela comporte, c'est à dire, principalement, un arrêt pur et simple du fonctionnement de tous les organes vitaux, les femmes sont souvent remises au corps médical dans un état de santé extrêmement fragilisé. Ce même corps médical fait face à une entrave de taille : le syndrome du choc toxiqve ne débute pas par les mêmes symptômes pour toutes les patientes : forte fièvre, douleurs assimilées à des courbatures, nausées, fatigue. Au cours des témoignages recueillis par Audrey Gloaguen, les mots fusent. Froids, durs. Une jeune femme témoigne et déclare que l'équipe médicale avait demandé à ses parents de préparer les funérailles de leur enfant. Une autre femme parle quant à elle des effets secondaires, de la vie après un SCT : la possibilité de ne pas avoir d'enfants - potentiellement, une fatigue accrue.

Oui, c'est outrageant. Outrageant de constater que même le corps médical n'est pas forcément formé à reconnaître les signes du syndrome du choc toxique, outrageant de voir que le corps des femmes est encore trop souvent méprisé au profit de quelques souhaits esthétiques : la blancheur des protections périodiques alors même que ces dernières seront tâchées quelques heures plus tard. Il est grand temps de poser des limites. Mais lesquelles ? Judiciaires ? Sanitaires ? Malgré tous les efforts fournis par de nombreuses familles, la composition des tampons reste encore floue.

Indignons-nous

Il serait temps de refaire une tête au peuple : non, le corps - féminin ou masculin - n'est pas un terrain d'expérimentations. Oui, les substances avec lesquelles nous sommes en contact chaque jour interfèrent avec notre santé. Non, les grandes entreprises n'ont pas à choisir pour nous ce qui est le mieux. Oui, nous pouvons nous opposer à l'emploi de certains produits dangereux pour la santé dans les consommables du quotidien. À quand des protections féminines responsables qui ne mettent plus en danger la vie de leurs utilisatrices ? À quand la possibilité de voir une publicité pour les règles avec du sang rouge ? Grandes questions que cela, qui dénotent encore que le corps de la femme est instrumentalisé dans son entier. De son image de belle plante pour faire vendre des vêtements jusqu'à son rôle d'éprouvette de test pour des produits nocifs.

DES MARQUES FÉMINISTES, AUX MENSURATIONS RÉALISTES

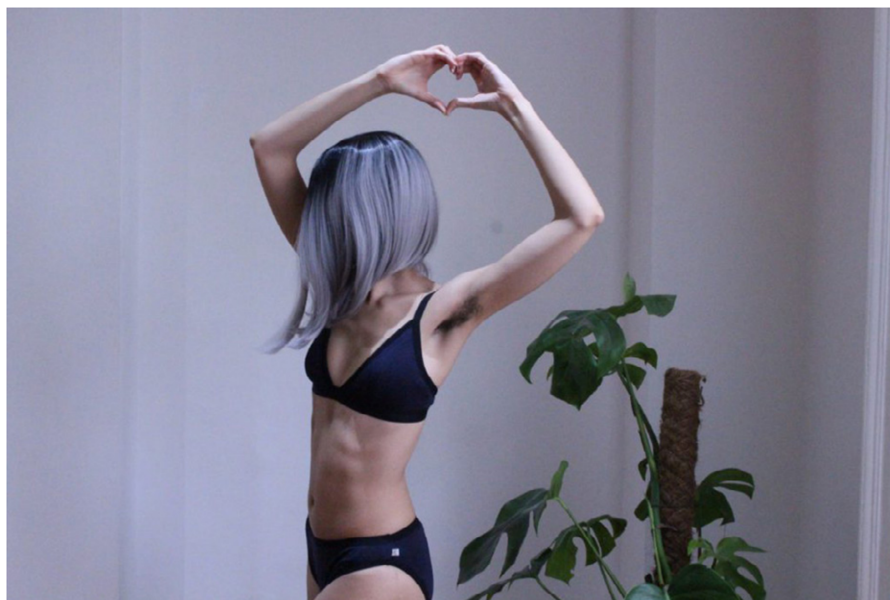
Charlotte Jouhanneau

Avec la loi de modernisation du système de santé, le gouvernement oblige à signaler les retouches sur les publicités. Depuis le 1er octobre 2017, la mention « photographie retouchée » est obligatoire sur tous les clichés à usage commercial ; le but étant de ne plus proposer une image erronée du corps humain.

Poussées par de nouveaux élans féministes et « body positivistes », certaines marques suivent le mouvement et ralentissent sur l'utilisation de Photoshop. Ce qui est le cas d'Asos : le géant de la vente en ligne ne retouche plus les vergetures sur ses mannequins. Une petite révolution qui nous rappelle que certaines marques sont déjà bien plus en avance sur le sujet.

Neon Moon

La marque de lingerie Neon Moon a décidé que les tailles ne seraient plus un complexe ! La solution est de ne plus définir sa lingerie avec des tailles classiques, mais à travers des compliments. Depuis mai 2017 la marque encourage les femmes à avoir confiance en elles via une initiative originale. Pourquoi complexer quand on achète une culotte en taille « fabuleuse » ou un soutien-gorge en taille « charmante » ? Hayat Rachi, créatrice de la marque, avait pour conviction de lutter contre les complexes et les standards de beautés figés. Le motto de la marque est « vous êtes belles, peu importe votre taille ». Neon moon a décidé de s'engager dans une démarche body-positive. Cette démarche est accompagnée par le compte Instagram de la marque qui présente ses nouvelles pièces avec des mannequins dans des tailles très variées.



Neon Moon



Lonely

Lonely

Helen Morris avait pour mission en créant la marque néo-zélandaise Lonely en 2009 de célébrer et d'aimer les corps des femmes. Toutes les photographies de la marque sont garanties sans retouches. Les mannequins sont présentées avec leurs tatouages, leurs rougeurs, leurs rides et leur cellulite. Ces clichés authentiques, contrairement aux campagnes publicitaires des grandes enseignes de lingerie, prônent l'acceptation de soi, la beauté et la diversité de toutes les femmes. Depuis quelques années, la marque de sous-vêtements Lonely a décidé de bousculer les codes de la lingerie avec le Lonely Girls Project : pas de rembourrages, pas de push up ! Un hasthag a été lancé sur les réseaux sociaux #lonelygirlsproject pour encourager les femmes à se prendre en photo en sous vêtements.

Marieyat



Marieyat

La marque Marieyat présente une large variété de sous vêtements androgynes qui défient le regard masculin. Des sous vêtements unisexes, des sous vêtements novateurs, confortables et sensuels. Petit à petit, les silhouettes des femmes reprennent leurs droits. ■

LE CORPS DES FEMMES DANS LES RELIGIONS

Tabou, défendu, incarnation du mal : le corps des femmes et la religion n'ont pas souvent fait bon ménage.

Claire Lepoutre

Que les systèmes patriarcaux se soient appropriées les religions, il ne fait pas de doute. Les nombreux mythes étudiés pendant des siècles par nos pères qui culpabilisent les femmes sont des supports pour l'imaginaire, bien qu'on parlera de mauvaises interprétations des textes saints. Pour autant, l'évolution des mœurs permise par la liberté de conscience n'est pas seule salvatrice de l'honneur féminin. Le débat aujourd'hui n'est pas l'abandon de sa foi, mais quelles peuvent être la place et l'image des femmes au sein du corps social et des différentes communautés religieuses.

La sexualité féminine, les religions et le pouvoir

Le patriarcat que l'on connaît n'est pas un modèle universel comme on pourrait le penser. On sait que certaines cultures concèdent plus de pouvoirs aux femmes que nos sociétés occidentales. Dans les sociétés dites matriarcales, les femmes détenaient plus de prérogatives grâce à ce qu'étaient leurs croyances religieuses. Les femmes n'étaient pas toujours à la tête du pouvoir politique, économique et militaire, mais leur rôle social était plus respecté. La sexualité des individus reste l'originalité par rapport aux restrictions de conduite que les religions monothéistes ont imposé en Occident. En Amérique du Nord, la liberté sexuelle était de coutume chez certains peuples amérindiens et ont choqué la bonne morale des colons occidentaux. Chez les Apaches d'Arizona et de Nouveau Mexique par exemple, il existait une stricte égalité entre hommes et femmes. Chacun pouvait tenir un rôle militaire ou religieux, sans partage défini entre les genres. Les femmes pouvaient être guerrières et chamanes.

La théorie de la procréation des tribus Cherokee d'Oklahoma avait d'original que selon cette croyance le sang de la femme donne au fœtus son sang et sa chair alors que le sperme masculin ne construit que le squelette du futur enfant. En corrélation à cette croyance, les femmes avaient un pouvoir décisionnel important au sein de la démocratie matriarcale. Elles étaient détentrices des propriétés et d'un droit de participation au Conseil de guerre et de Conseil de paix civile (matricien.org). Dans d'autres coins du globe, les croyances dans les divinités autorisent une autre sexualité. Chez le Na en Chine, on ne connaît pas de jalousie, ni la fidélité entre amants, car ce sont les oncles et non les pères qui élèvent les enfants. Chez les Khasi dans le Nord-Est de l'Inde, la plus jeune fille de la famille, la khaddu, devient la cheffe de famille, car les filles sont héritières des terres. Les hommes ont peu de pouvoir mais les Khasi défendent leur système où les femmes indiennes ne subissent pas les violences sexuelles présentes dans le pays.

Les menstruations, le grand dam

Chez le matriarcat Huron au Canada, les menstruations étaient sacrées car on considérait qu'il s'agissait d'une purification naturelle. Pourtant ailleurs, dans d'autres religions, le sang est synonyme de violence ou de mort et l'on doit s'en préserver. Le prêtre de la religion catholique est un homme car en effet, du fait « miracle » de la transsubstantiation, la croyance est que le prêtre fait boire le vin, ce qui constitue le sang du Christ, en fin de messe. Les femmes étaient déjà exclues des rites des sacrifices dans l'Antiquité car le sang coulait sur l'autel.
Le sang qui coule du corps des femmes lors des menstruations ou de l'accouchement représentait aussi une souillure.

Dans le judaïsme, le sang menstruel est impur et les femmes souillent ce qu'elles touchent lors qu'elles saignent. Elles ont interdiction par exemple de toucher la Torah pendant cette période, selon les lois de la nida (loi portant sur la période des menstruations). Les lois de la nida affirment que l'interdit sexuel pendant les menstruations freinent l'instinct sexuel. En Grèce, les prêtresses qui vouaient un culte aux déesses et aux dieux étaient impubères ou ménopausées et abstinentes, selon Claudine Leduc et Agnès Fine. Dans l'Islam, selon la sourate 5 du Coran, les femmes sont impures pendant leurs menstruations et ne peuvent pas pratiquer leur religion, comme cela se retrouve dans le judaïsme. Ces croyances justifiaient que les femmes doivent être soumises aux hommes à cause de l'impureté de leur corps.

Quand le corps fait œuvre de sacré

Chez les catholiques et musulmans, la sexualité féminine est encadrée par les préceptes religieux. Selon l'ouvrage Femmes et religions de Claudine Leduc et Agnès Fine qui regroupent plusieurs études, la récente désaffection d'une partie des femmes quant à la pratique religieuse depuis les années 1960 est le résultat d'une émancipation des femmes depuis le droit à la

contraception et à l'avortement, fortement décrié par l'Église catholique. En témoignent la notion du droit des femmes à disposer librement de leur corps qui s'oppose aux mouvements anti-avortement. On peut imaginer que c'est une des raisons pour laquelle le Pape Jean-Paul II publia dès son élection au pontificat, de 1979 à 1984, des catéchèses sous le titre La théologie du corps, l'amour humain dans le plan divin. Les catéchèses sont une activité de parole qui vise à éduquer les fidèles sur la manière de vivre en accord avec la foi chrétienne. Les 129 conférences du mercredi données par Jean-Paul II avaient pour objectif de prêcher une théologie du corps nouvelle afin de porter un enseignement sur la sexualité et le mariage aux fidèles. C'est une doctrine qui marque un changement théologique profond dans la morale de l'Église grâce à la relecture des textes bibliques par le Pape. La communion des corps de l'homme et de la femme est à l'image de la communion trinitaire, le Père, le Fils et l'Esprit-Saint lors de la prière. Le corps nu de l'homme et de la femme n'est plus honteux mais il rend visible le divin, car les deux êtres n'avaient pas honte avant le péché originel. La sexualité se réalise au sein du mariage car sinon elle est un obstacle à l'amour et à la spiritualité à cause du désir masculin qui est trop fort et de la femme qui en tire profit pour dominer l'homme. D'après cette logique, les femmes sont soumises à leur mari afin de réaliser cette communion, et le mari a le devoir d'aimer.

Les femmes, encore les femmes… Qui sont les femmes ?

Les femmes sont encore aujourd'hui les plus nombreuses parmi les pratiquant·e·s. La religion exerce une influence quotidienne afin de rapprocher les croyant·e·s de Dieu. Aujourd'hui, aux yeux de certaines, la religion n'est plus être synonyme de discriminations. A l'inverse, les femmes continuent d'exercer leur foi tout en s'émancipant. Il ne s'agit plus de se détacher de l'Église mais cette fois de s'émanciper du regard de la société. L'association Lallab, récemment créée par des femmes musulmanes et féministes, dénonce le racisme et le sexisme dont elles sont victimes. Selon leurs chiffres, 80% des victimes d'agressions islamophobes seraient des femmes. Émancipée et voilée, pour ces femmes cela veut dire considérer le port du voile comme une marque d'identité et non de soumission, c'est un choix. Ce sont pour elles les stéréotypes sur la religion qui entravent la liberté des femmes musulmanes.

Nadine Weibel, auteur de La modernité de Dieu : regard sur des musulmanes d'Europe libres et voilées, tente de réconcilier les valeurs de l'islam avec la modernité occidentale. La modernité est décrite comme «une attitude ou une façon de penser» qui «touche de nombreux domaines telles les structures politiques, économiques et familiales», et s'opposerait à la tradition. Les femmes musulmanes ont-elles leur place dans les sociétés modernes dé-ritualisées ? Selon Nadine Weibel, c'est le cas, car l'islam est atemporel. «La sécularisation ne constituerait pas une étape indispensable pour accéder à la modernité». La modernité à l'occidentale est vue comme universaliste comme l'islam, mais face à la standardisation le religieux donne une appartenance sociale. Les femmes s'opposent d'ailleurs à l'ordre patriarcal de la dynastie des Omeyyades (661-750) qui fut responsable, à leurs yeux, de leur oppression dans le passé. Le port du voile n'est pas un fait culturel, ainsi la modernité et l'islam seraient parfaitement compatibles.

Les femmes musulmanes se ré-approprient les droits que leur concédait leur religion dans des temps primitifs. Porter le voile les individualise et c'est moderne, au-delà du déni du corps féminin à quoi cela s'assimile originellement. Les femmes voilées prennent le parti de dénoncer les discriminations dont elles font l'objet, mettant à jour une forme de domination. En parallèle, elles militent pour se ré-approprier leur sexualité, avoir le droit à la jouissance. Les femmes musulmanes modernes ne se soumettent plus aux hommes en portant le voile, mais à Dieu.

Françoise Héritier écrivait dans son bestseller Masculin/Féminin : la pensée de la différence que les hommes dominaient les femmes afin d'équilibrer un rapport dans lequel la capacité à donner la vie rendait les femmes naturellement supérieures à leurs congénères masculins. Les amérindien·enne·s étaient avant-gardistes au regard de notre modernité, car l'homosexualité était parfois tolérée et certain·e·s croyaient que les deux sexes avaient un rôle dans la création de l'enfant. Dans les sociétés matriarcales, bien souvent la filiation transmise par la mère dans une société dite «matrilinéaire» était le signe qu'on respectait les femmes. La tribu amérindienne des Squaws fait partie de ces exemples parmi lesquels les femmes pouvaient être parfois chef, députée, chamane, guérisseuse, guerrière ou négociatrice, et non pas seulement mères comme le consacrent de nombreuses autres religions du globe. Redonner de l'importance aux femmes dans les religions intervient à l'heure où les féministes revendiquent une nouvelle place pour les femmes, à l'encontre des doctrines religieuses existantes. Il ne fallait pas manquer le 12 mai 2017 l'issue de la rencontre au Vatican entre l'UISG, l'Union International des supérieures générales, et le Pape François, après laquelle celui-ci se déclara ouvert à des discussions sur l'éventualité de l'accession des femmes au diaconat réservé aux hommes, par lequel elles pourraient baptiser, marier, célébrer les funérailles, conduite la prière et plus encore.

JOHN BERGER
LE NU FÉMININ, SURTOUT UNE AFFAIRE D'HOMMES

En cette fin d'année, difficile d'échapper au phénomène #metoo, ou à son pendant français, #balancetonporc, représentatifs des enjeux sociétaux autour de la situation des femmes dans le monde. De manière moins marquée, 2017 est aussi l'année de la disparition de John Berger. En 1972, celui-ci affirmait que sur l'ensemble de la peinture à l'huile traditionnelle européenne, vingt ou trente tableaux seulement dépeignaient une femme pour elle-même et non pas comme une forme d'idéal désirable. Leçon de féminisme artistique.

Loris Prestaux

Prise de conscience de l'importance du harcèlement sexuel, témoignages, réactions sur internet et depuis peu, mobilisations dans la rue : l'ère est au changement concernant le sort des femmes dans la société. Sortir d'une situation aussi manifestement problématique pour la gent féminine implique cependant de réaliser l'ampleur du problème, dans ses ramifications quotidiennes aussi bien que dans ses représentations plus symboliques. Attaquons-nous au domaine artistique dans ce qu'il a de plus sexiste : le nu.

« Vous peignez une femme nue parce que vous aimez la regarder, vous lui mettez un miroir dans la main puis vous intitulez le tableau Vanité, et ce faisant vous condamnez moralement la femme dont vous avez dépeint la nudité pour votre propre plaisir. » - Extrait de Voir le voir, de John Berger, Penguin Books, 1972

Naked or Nude ?

Couverture du corpus d'essais de Berger (© Penguin Books)
A cet égard, dans le domaine pictural, John Berger, écrivain et critique artistique britannique, fait figure de référence. Son œuvre, Voir le voir (Ways of Seeing en version originale), a marqué la critique artistique par son regard novateur et, surtout, accessible au grand public. Ce qui n'était alors qu'une série d'émissions télévisées de la BBC, récompensées en 1972 d'un BAFTA avant d'être adaptées en un volume d'essais la même année, connut un succès tonitruant. Pour cause : en à peine une demi-heure d'émission, Berger nous montre l'ampleur d'une réification féminine qui ne date pas d'hier.

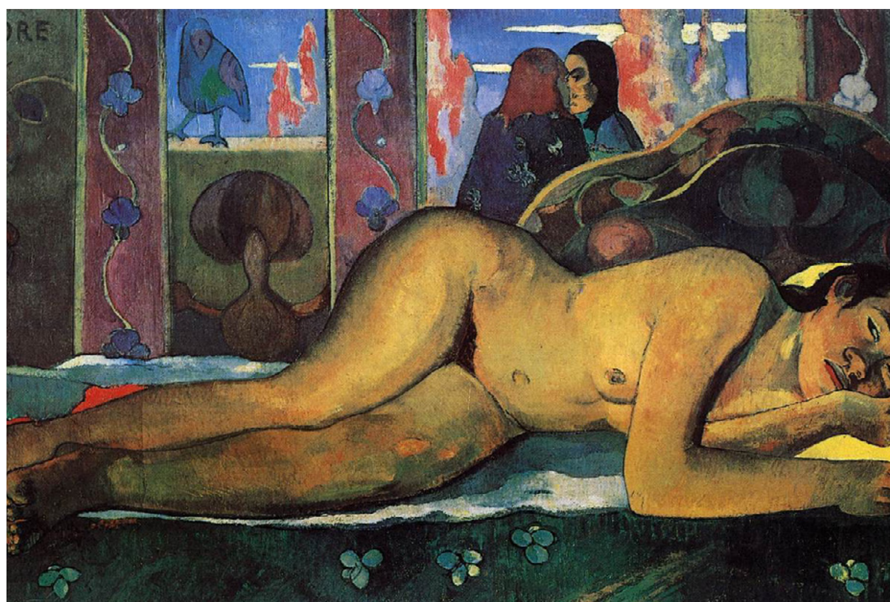
Une émission, un chapitre : c'est bien tout ce qui lui suffit pour insuffler une nouvelle réalité à ce que l'on prenait alors pour des classiques de la nudité féminine. Représentations de « la femme », vraiment ? Avocats du diable, personne n'ignorait que bon nombre d'hommes ne sont jamais restés de marbre devant une odalisque un peu trop grande. Cependant, les mots de l'auteur remettent l'emphase sur ce qui apparaissait jusqu'à maintenant comme une plaisanterie un peu potache des cercles critiques : la femme nue plaît à l'homme qui la regarde. Si les corps nus se contorsionnent, si la femme se pose lascive sur le divan, ce n'est pas parce que l'artiste la croque comme telle, mais parce qu'il lui donne cette impulsion. Plus que jamais, la femme est un objet : un avoir plutôt qu'un être. Le primat de cette analyse se pose dans la fondamentale différence que fait Berger entre la nudité (Nudity) et le nu (Nude).

« Être nu, c'est être soi-même. Être un nu, c'est être pour autrui la vision du nu non reconnu comme être. La nudité se découvre elle-même mais le nu est donné en spectacle. » - Extrait de Voir le voir, de John Berger, Penguin Books, 1972

En deux phrases, Berger réintègre le regard des hommes, le peintre comme le spectateur, au centre du processus créatif : on ne représente pas une femme, on séduit l'homme qui la regarde. Que ce soit pour frimer, dans les galeries des châteaux, ou pour rappeler la virilité d'un commerçant pendant une transaction, le nu artistique se présente enfin comme ce qu'il est : une affaire d'hommes. Plus important encore : en même temps que Berger introduit le concept de consentement dans la représentation picturale, il en prive par son analyse des centaines de milliers de peintures à l'huile de notre tradition artistique, crées par des hommes pour que d'autres hommes les regardent.

Le propos est aussi court qu'éclairant ; nous laisserons ici le soin à chacun d'aller s'en imprégner par lui-même. Lire John Berger, c'est accepter un nouveau cadre de lecture, un nouveau regard que nous portons sur les choses et dont il nous sera impossible de nous départir : place de l'œuvre d'art, prépondérance du capitalisme, rôle donné aux femmes. Concernant ce dernier, si l'omniprésence de la publicité et l'expansion des causes féministes a rendu le message de Berger plus commun, et peut-être plus intuitif, il n'en restait pas moins novateur dans les années 70, et particulièrement inédit dans cette application à l'art. Ce sont des auteurs, des visions comme celles de Berger qui ont permis la révision de toute une pratique culturelle sous un prisme féministe. Et peut-être, bientôt, une révolution ?

Suzanne au Bain, le Tintoret



Paul Gauguin, adulé des amateurs d'art a lui aussi subi le revers d'une lecture plus féministe de son oeuvre



LES FEMMES ET LEUR CORPS AU CINÉMA

Trop de formes ou pas assez ? Le corps de la femme est constamment jugé, scruté, examiné comme un objet ou un bout de viande. Les questions précises de sexualisation, d'objectivation font partie d'un débat plutôt récent, mais la représentation du corps de la femme au grand écran a-t-elle changé depuis l'Âge d'Or du cinéma ?

Zoé Thibault

On entend souvent parler du terme "sex symbol" quand on vient à décrire des femmes telles que Jean Harlow, Marilyn Monroe ou, pour prendre des exemples plus contemporains, Megan Fox, Cameron Diaz ou Kate Upton. Qu'ont-elles en commun, si ce n'est le fait que leur corps a été au centre de leur carrière ?

Depuis le Golden Age Hollywoodien...

L'Âge d'Or d'Hollywood, à partir des années 1930, va connaître une révolution quant à la représentation de la femme au grand public. Dans Red-Headed Woman, sorti en 1932, Jean Harlow interprète le rôle d'une femme qui n'hésite pas à utiliser son corps pour faire avancer sa carrière. Quatre ans plus tard, pour prendre encore un exemple, elle jouera le rôle d'une secrétaire qui entretient une liaison avec un homme d'affaires dans Wife versus Secretary.



Jean Harlow et Chester Morris dans Red-Headed Woman- © Metro-Goldwyn-Mayer

Mais c'est plus tôt, en 1933 quand, pour la première fois, l'Autrichienne Hedy Lamarr apparaît nue dans le film tchèque Ecstase — le film ébranle alors le cinéma. Jusque là, la promiscuité, la nudité étaient suggérés mais jamais représentés de manière aussi graphique.

D'une part, on pourrait effectivement voir cette représentation comme une libération pour la femme, son personnage au cinéma n'est plus restreint à celui d'une femme gracieuse, discrète, contrainte par les normes de l'époque. Néanmoins, ce nouveau personnage féminin est vu comme un antagoniste et sa liberté sexuelle est un défaut.

Avec l'exemple d'une bombshell : Marilyn Monroe

Plus tard, à partir des années 1950, on voit apparaître de nouvelles têtes : Marilyn Monroe, Brigitte Bardot, Elizabeth Taylor, des noms légendaires qu'on connait pour les films mais surtout pour leurs personnages. Une caractéristique commune : la sensualité, leurs formes étant souvent mises en valeur.

Marilyn Monroe s'inspire, physiquement, de son idole, mentionnée plus haut : Jean Harlow, se décolorant les cheveux au peroxyde d'hydrogène pour devenir, à son tour, une blonde bombshell.

En 1953, Monroe deviendra, contre son gré, la première couverture du magazine Playboy. En effet, c'est quelques années plus tôt que la starlette, encore inconnue et en besoin d'argent, se fait photographier nue, puis à l'apogée de sa carrière cinématographique, Hugh Hefner en profitera pour racheter lesdites photos et les publier sans le consentement de Monroe (il n'avouera cela que très tard, en 2011). Marilyn Monroe est alors l'exemple-même de l'objectivation de la femme : elle devient vite la «sex symbol» de son époque, un corps à prendre et à regarder par n'importe qui, à volonté. Monroe, Bardot, Taylor, traduiront les tableaux de beauté de l'époque — on comparera aux articles des magazines beauté de l'époque donnant aux femmes des conseilles pour prendre du poids et avoir les mêmes formes voluptueuses que ces dernières.

...la femme est un accessoire au service de l'homme et du public

Par opposition, la star Audrey Hepburn est elle-même considérée comme étant l'une des plus belles femmes de son époque ; à la limite de la maigreur, sa silhouette est à l'inverse de celle



Avec l'exemple d'une bombshell : Marilyn Monroe

Audrey Hepburn dans Roman Holiday - © Paramount Pictures



de Marilyn Monroe. Si les deux ont en commun la célébrité et leur époque, tout le reste s'oppose, il suffit de comparer leurs personnages à l'écran. La Pola DeBevoise de Marilyn Monroe dans How to Marry a Millionaire n'est intéressé que par l'argent et séduit plusieurs hommes en espérant en épouser un riche, alors que la gracieuse princesse Ann d'Audrey Hepburn part à l'aventure en Italie dans Roman Holiday.

L'opposition peut aussi se faire par les cheveux : dans Gentlemen Prefer Blondes, Lorelei Lee (Marilyn Monroe) et Dorothy Shaw (Jane Russell) sont deux danseuses de cabaret et meilleures amies que tout oppose, l'une blonde et l'autre brune, la première n'est intéressée par le mariage que pour l'argent, alors que la deuxième a un cœur d'artichaut, mais ne tombe amoureuse que d'hommes infortunés. Cette opposition, et le stéréotype de la blonde superficielle resteront ancrés au cinéma — bien qu'utilisés pour un effet comique, le stéréotype traduit la réalité d'une pensée commune à l'époque.



Marilyn Monroe et Jane Russell dans Gentlemen Prefer Blondes - © 20th Century Fox

C'est aussi à cette époque qu'apparaît James Bond, et à partir de là que la question réapparait régulièrement : qui sera la prochaine James Bond girl ? À chaque film, depuis 1962, une nouvelle femme charmante et attirante entretient une liaison avec le célèbre espion, des sortes d'acolytes temporaires à son service.

Des petits pas apparaissent enfin aujourd'hui…

Depuis, la question féministe a permis aux femmes de remettre en question ces représentations. Sexualisées, objectivées, comme on a pu le voir cela n'est pas nouveau, mais ça n'a pas non plus cessé d'être. Encore aujourd'hui, si on se tourne vers les films de super-héros, les personnages féminins sont minoritaires, mais surtout leurs rôles sont rarement principaux.

Bien sûr, de plus en plus d'efforts sont faits pour changer cela, on cherche à représenter des femmes fortes, indépendantes (Hermione Granger dans Harry Potter, Beatrix dans Kill Bill), des petits pas qui, nous l'espérons, changeront les femmes sur grand écran et rendront leur humanité, leur personnalité à ces corps qui ont été dissociés des personnes.

Pour conclure, les femmes, ou plutôt leur corps, sont objectivés au service du personnage principal, souvent masculin. Si ce problème n'est pas nouveau, il est loin d'avoir été éradiqué. Les débats plus récents on pu remettre en question cette mauvaise habitude de Hollywood. Les choses ne changeront pas du jour au lendemain, mais il est tout de même intéressant de voir l'évolution du cinéma et des femmes au grand écran — nous voyons aujourd'hui plus de femmes réalisateurs et de plus en plus de rôles sérieux et moins de rôles de "soutien" à un homme. ■

Uma Thurman dans Kill Bill - © Miramax



DÉSIR FÉMININ TABOU AU CINÉMA, UNE CENSURE IMMUABLE

La femme, ses jambes longilignes, ses rondeurs sensuelles, ses coiffures compliquées, son hystérie défendue. Le sexe, son silence, son ombre, ses frustrations et ses fantasmes refoulés. Deux grands caractères sociétaux. La femme et le sexe jouent deux grands rôles dans le cinéma, depuis la naissance du 7ème art. Mais ils jouent des rôles réducteurs, et derrière les coulisses, les cris fusent.

Romane Segui

La femme et sa perpétuelle maîtrise de soi

C'est historique, la figure féminine incarne un rôle très précis dans la société. Le XIXème siècle et son puritanisme sont l'emblème de la maîtrise de soi victorienne. En effet, la femme est corsetée, son corps lui est inconnu, même dans la plus grande intimité, elle est toujours couverte d'un linge pour la dissimuler. Cette ignorance prononcée du corps féminin engendrera au fur et à mesure des comportements de nature très pudique. Même si le XXème siècle voit apparaître une certaine liberté corporelle chez les femmes, notamment durant les années folles et sa mode garçonne, le sexe est à ce moment là une revendication. Certes, la femme est mêlée au sexe de groupe, à l'homosexualité, à cette nouvelle forme de libertinage, mais ce n'est qu'un courant d'après-guerre, qu'une réaction qui permet d'oublier. Les derniers feux de la Belle-Epoque s'éteignent et la femme reprend son rôle d'épouse au foyer, dans la discrétion la plus totale.

La libido féminine, silence et frustration

Le cinéma, fidèle à son image, reflète une vérité que l'on veut absolue: La femme est secrète, mystérieuse et très conventionnelle. Le sexe n'a donc pas lieu d'être lorsqu'il ne concerne qu'elle. Elle et ses désirs les plus sombres. Elle et ses fantasmes les plus torrides. Tandis que l'homme est lui présenté comme un séducteur, un passionné dans les films de la Nouvelle-Vague, la femme est sentimentale. Ou torturée. Belle de Jour, jeune épouse de la haute, jouée par Catherine Deneuve incarne une femme hantée par ses fantasmes masochistes. Elle ne veut pas en parler à son époux pourtant très compréhensif et présent, et va même lui causer sa perte en entamant une relation avec un homme violent et jaloux. Ce film montre que si la femme n'a pas une vie sexuelle «normale» selon sa place dans la société, sa vie sera un échec. Il faut choisir : opter pour les aventures excitantes derrière les portes closes, ou garder sa figure «propre» pour faire partie de l'élite.

Un appétit sexuel interdit

«C'était très étrange» font les gens en sortant des salles de cinéma. François Ozon tape fort dans le sujet avec

Catherine Deneuve dans Belle de Jour de Luis Buñuel (1967) - © Carlotta Films



son dernier long-métrage L'amant double. Perturbant, terrifiant, voilà le personnage de Chloë. Jeune femme discrète, victime de douleurs abdominales insupportable, Chloë tombe amoureuse de son psy et emménage avec lui. Mais le film prend son tournant lorsque les doutes accumulés de la jeune femme sur la véritable identité de son mari la mène à son jumeau. Plus sauvage, plus brusque, plus dominant, ce dernier répond exactement aux désirs sexuels de Chloë. Son existence en est même remise en question. Ne serait-il pas tout simplement le fruit de son imagination, elle et son appétit sexuel insatisfait ? La dernière scène laisse libre à beaucoup d'interprétations. Une bête noire et visqueuse déchire le ventre de la jeune femme pour en sortir. Tandis que Jeune et jolie dévoilait l'histoire d'une adolescente prostituée, L'amant double offre une vision de la sexualité féminine beaucoup plus violente et crue. Isabelle de Jeune et jolie est en quête de quelque chose qui lui échappe mais qu'elle ne ressent que par le biais de la prostitution. Moins tragique, moins sensibilisant, L'amant double montre en image la souffrance intérieure. Sombre ou dans l'ombre, la sexualité féminine ne voit toujours pas le grand jour.

L'orgasme féminin, tabou intemporel

Aujourd'hui encore, le sexe rime avec intimité. Malgré la vulgarisation du corps féminin, omniprésente dans les publicités et les films, la sexualité féminine reste mystérieuse. Très compliqué en soi, le plaisir sexuel des femmes n'est pas compris ou très vite résumé à la souffrance et la honte. Les hommes parlent ouvertement de leur conquête, écartent les jambes et ont les mains baladeuse dans les foules. Les femmes croisent leurs jambes et murmurent les mots «gynéco», «tampon». Elles prennent leur pilule discrètement et détournent le regard dans les mêmes foules. Et pourquoi les femmes sont elles-mêmes répugnées face aux scènes sexuelles au cinéma? Pourquoi une jeune lycéenne vint un jour dire que la vie d'Adèle était «pornographique et dégoutant»?

Abdellatif Kechiche est sans doute le premier à présenter la sexualité féminine sous un soleil rayonnant. Oui la femme aime la femme. Oui la femme prend plaisir, jouit, est à la fois chasseuse et proie. Le sujet de l'homosexualité présente dans le film ne rajoute que plus de puissance. En effet, l'homme est quasiment absent des scènes sexuelles. Présent que par la vision du réalisateur, l'amour charnel entre Adèle et Emma est aussi beau, poétique. Tout comme l'amour charnel entre Sean et Nathan, les deux protagonistes de 120 battements par minute de Robin Campillo. Enfin au XXI ème siècle, il sera possible au cinéma de comparer deux scènes sexuelles. Une sexualité féminine et masculine sur le même piédestal.

Pourtant le public n'est pas prêt, le public toussote encore lorsque Adèle glisse sa main humide entre les cuisses d'Emma. ▮



Jérémie Rénier et Marine Vacht, dans L'amant double de François Ozon - © Mars Films



Marine Vacht dans Jeune et jolie, de François Ozon - © Mars Films



Adèle Exarchopoulos et Léa Seydoux dans La Vie d'Adèle, d'Abdellatif Kechiche - © Wild Bunch Distribution

ENTRETIEN AVEC
FRANCESCA CAIAZZ
LE CORPS FÉMININ CHEZ NELLY ARCAN

Elle a publié son premier roman en 2001, elle se suicide en 2009 après cinq publications, elle a connu un succès fulgurant en France. Ovni littéraire au style unique, elle reste pourtant méconnue, à la fois du milieu universitaire et du grand public. Nous avons rencontré Francesca Caiazzo, une étudiante-chercheuse dont le mémoire porte sur la construction de la féminité dans l'oeuvre de Nelly Arcan.

Justine Madiot

Isabelle Fortier, alias Nelly Arcan, est née dans les années 1970 au Québec. Issue d'une famille catholique, elle vit une adolescence torturée, notamment par l'anorexie, et elle quitte le domicile familial à 19 ans pour suivre des études littéraires à Montréal. C'est une élève brillante et passionnée, qui découvre une grande métropole contrastant avec sa petite ville d'enfance :

« J'ai vécu une débauche de valeurs. Sodome et Gomorrhe ! Si je ne crois pas en Dieu, je suis restée profondément morale, moralisatrice même, drôle de moralité, parce que je perçois la décadence, mais j'en fais aussi partie... » - Extrait d'une biographie de Nelly Arcan

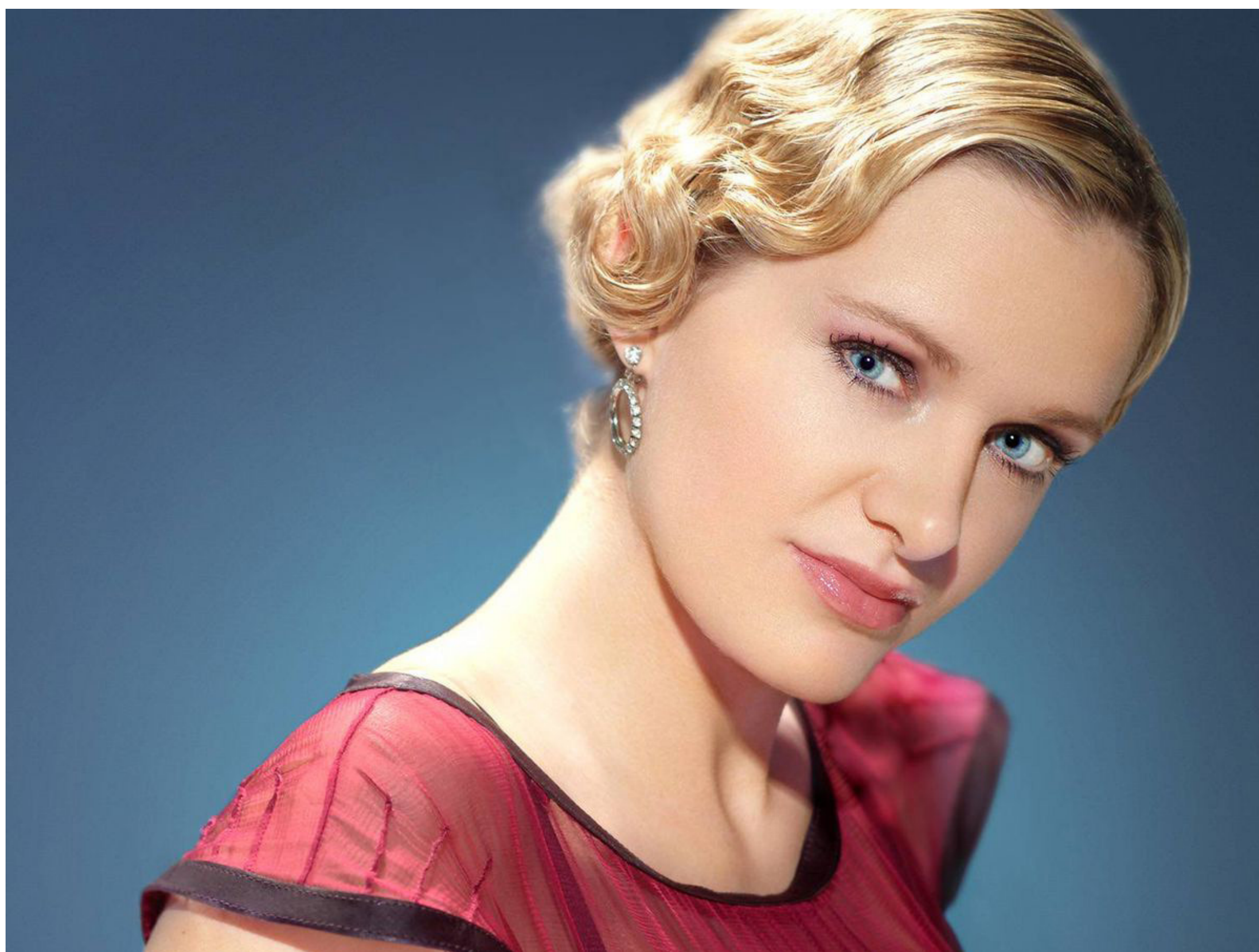
Pour payer ses études, Nelly Arcan devient escorte et se prostitue. Son premier roman, Putain, une autofiction crue et torrentielle, est un texte initialement destiné à son psychanalyste, qu'elle enverra à une maison d'édition française. En deux semaines, il est accepté par les Éditions du Seuil. Ce long soliloque choc et scandaleux, selon la réception de l'époque, retrace le malaise quotidien d'une jeune prostituée de luxe à Montréal. Cette réussite critique et commerciale fera de Nelly Arcan un personnage public et médiatique sur lequel beaucoup de fantasmes et de stéréotypes seront projetés. En femme et auteure complexe, mystérieuse, Nelly Arcan ne se laisse pas résumer : on lui reconnait une ingénuité et une humanité profonde, mais aussi « une lucidité tranchante et une écriture chirurgicale » (extrait de sa biographie).

Entre marchandisation du corps, rivalité féminine, impossibilité de se connaitre et course après le temps et la jeunesse, les romans de Nelly Arcan nous parlent d'un monde dans lequel les femmes sont soumises au regard des hommes, des autres, et à des lois implacables. Francesca Caiazzo est une masterante en «Études sur le genre» à Paris 8, elle a choisi de travailler sur les genres dans l'oeuvre de Nelly Arcan, et nous en ouvre les portes.

Comment as-tu rencontré Nelly Arcan ?

En cours de littérature moderne, je n'ai jamais rien étudié sur la littérature québécoise, du coup, pour ma culture générale, j'ai décidé de m'intéresser à des auteur·e·s francophones. Je suis tombée par hasard sur Nelly Arcan. J'ai d'abord lu Putain, son premier roman. Ce premier contact n'a pas été facile. Le roman n'a ni début ni fin, c'est un flux constant de pensées. C'est une structure en cercle, avec les mêmes thèmes qui reviennent sans cesse, comme une litanie. À la première lecture, je ne comprenais pas où elle voulait en venir, le lecteur n'a rien à quoi s'accrocher. Mais il n'y a pas de livre insaisissable, je l'ai relu, et je me suis rendue compte de la richesse philosophique de l'écriture. Un nouveau monde s'ouvrait à moi. Il n'y a pas de récit à proprement parler, mais cela permet de se concentrer sur les pensées de la narratrice, le lecteur est dans la tête du personnage.

Tu as donc décidé d'en faire ton objet de recherche. Quel est l'enjeu de ton travail sur son oeuvre ?



Adam Bilinski

J'avais envie de travailler les genres en littérature francophone. Au début, je voulais me concentrer sur l'oeuvre de Virginie Despentes, mais après avoir lu Arcan, je l'ai intégrée à mes recherches. Ce sont deux écrivaines qui m'ont particulièrement marquée, bien plus que d'autres auteures réputées pour écrire sur le corps. Chez Arcan, il y a tout un système très réfléchi, dans tous ses romans. De manière générale, son écriture est influencée par la psychanalyse, surtout lacanienne. Elle se concentre sur le corps en tant que femme hétérosexuelle. Ce qui est frappant, c'est qu'elle met en scène des personnages complètement soumis à une sorte de loi générale, sur le désir, le plaisir, la beauté. Mais c'est une mise en scène voulue : on sent la critique dans ce procédé. Nelly Arcan correspond totalement aux stéréotypes qu'elle décrit : elle a recours à la chirurgie esthétique,

elle se prostitue. Je trouve très intéressant de voir un personnage aussi éloigné des normes littéraires et aussi proche des lois qu'elle dénonce. Elle conscientise la domination, la position des femmes dans ses romans. Mais malgré la prise de conscience, les choses sont et restent comme ça.

«Ce qui est frappant, c'est qu'elle met en scène des personnages complètement soumis à une sorte de loi générale, sur le désir, le plaisir, la beauté.»

Quelles sont les particularités de l'écriture de Nelly Arcan, au regard du style de Virginie Despentes notamment ?

C'est une écriture très différente de celle que j'avais déjà lue, très différente de celle de Virginie Despentes aussi. Le récit semble absent dans la plupart de ses romans, car ce sont les idées qu'elle veut mettre en avant. C'est en cela que son écriture est philosophique. Arcan arrive à dénoncer le monde et les stéréotypes sans pour autant les rejeter, il y a une distance critique dans son approche. La construction de ses romans est tragique, et l'écriture circulaire participe de ce tragique, comme s'il n'y avait pas d'issue.

D'une certaine manière, ses romans sont pédagogiques, elle convoque des concepts qu'elle exemplifie, mais il n'y a pas de solution, de voie de sortie, les personnages féminins essayent d'évoluer mais l'issue n'est pas prévue. C'est très pessimiste, c'est aussi pour cela que la première lecture est vraiment dérangeante, car on se dit : «pourquoi tu me dis tout ça, qu'est-ce que tu veux me dire ?». En fait, son écriture permet au lecteur·rice de réfléchir, pour trouver elle·lui-même des échappatoires. Ses personnages sont coincés dans des rôles mais ne sont pas naïfs, ils agissent en connaissance de cause. Toutes les femmes de ses romans sont imprégnées par les stéréotypes, elles sont piégées par ce monde infernal, même si certaines sont plus actives que d'autres face à cela. C'est une vision du sujet féminin qui me dépite, je ne la partage pas à 100%, mais je pense que Nelly Arcan elle-même ne la partage pas. Elle est proche de la réalité, mais elle parle surtout de sa réalité : elle pousse jusqu'au bout les stéréotypes, en les décortiquant et en les analysant. Despentes et Arcan, ce sont deux constructions, dans le mieux et dans le pire, mais avec la même finalité : elles provoquent des réactions.

Quelles sont les tendances majeures de l'oeuvre de Nelly Arcan en rapport avec le corps féminin qui t'intéressent particulièrement ?

Ce qui m'intéresse particulièrement, c'est le fait qu'à travers le corps, comme artefact, comme nouvelle création esthétique, Arcan montre que le sexe biologique est relatif et que la notion de femme est abstraite, arbitraire et éphémère.

« Ce n'est pas moi qu'on prend ni même ma fente, mais l'idée qu'on se fait de l'attitude d'un sexe de femme » - Extrait de Putain, de Nelly Arcan, Seuil, 2001

Pour être des femmes, ses personnages doivent toujours en faire plus : elle présente la féminité comme quelque chose de technologique et d'artificiel. Le corps tel qu'il est s'oppose au « vrai » corps de femme artificiel, celui qui existe par le maquillage, par la chirurgie, par toutes ces choses qui font que les corps féminins sont regardés.

« Pas suffisamment maquillée pour qu'on la remarque en tant que femme, il faut une seconde couche pour venir s'ajouter à ce que je ne saurais être sans artifice » - Extrait de Putain, de Nelly Arcan, Seuil, 2001

Elle arrive à montrer que la notion de femme ne peut pas être une essence, ni un statut fixe, c'est un devenir incessant. Il y a toujours quelque chose de plus à atteindre, les femmes de ses romans veulent être toujours plus belles, retenir leur jeunesse, ce seul moment où une femme peut avoir un sens : elle met en exergue l'aspect marchand de la féminité. Ce n'est pas un discours essentialiste : elle montre l'aspect artificiel de toutes ces constructions. Tout cela, Arcan le résume dans une expression qu'elle cite dans son roman À ciel ouvert : Burqa de chair. Cette expression désigne vraiment une condition occidentale, celle d'un acharnement esthétique et plastique. Arcan montre que l'injonction sociale de se couvrir ou de se découvrir revient au même : la féminité est construite comme une sorte de voile qui recouvre et cache, dans les deux cas, les corps.

«Elle arrive à montrer que la notion de femme ne peut pas être une essence, ni un statut fixe, c'est un devenir incessant.»

Quels rôles jouent le sexe, la sexualité dans ce système de représentation de la féminité ?

Chez Arcan, la femme n'est que son sexe, c'est ainsi qu'elle est perçue par les autres, c'est le sexe qui définit les femmes face au neutre masculin.

« C'est le corps qui fait la femme. »

« Son sexe la recouvrait de la tête aux pieds comme une peau de cuir » - Extraits de Putain et d'À Ciel ouvert, de Nelly Arcan, Seuil, 2001 - 2007

Puisqu'elles ne sont que ça, une fois qu'elles ne l'ont plus, plus de beauté, qu'elles ne sont plus désirées, elles ne sont plus rien, elles n'ont plus de sens. Nelly Arcan pousse à l'extrême les stéréotypes. À mon avis, cela pointe du doigt une logique qui est bien à l'œuvre. Nelly Arcan n'établit pas la comparaison, mais cela me fait penser aux femmes âgées qui suscitent tant de critiques et de manque d'intérêt en comparaison aux hommes âgés. Ce qui est clair, c'est que l'auteure pousse volontairement les choses très

loin. Elle revisite l'interprétation freudienne de la vierge et de la putain : elle crée un axe allant de la schtroumpfette, qui ne vit que pour susciter le désir masculin, à la larve, sa mère, passive et passée, qui a vécu, n'ayant plus de désir et n'en suscitant plus, et qui est donc vidée de son sens.

Les femmes sont condamnées à se définir selon cet axe du désir et à répondre à l'exigence d'être ce qui est attendu par les hommes, au risque de n'être plus rien. Les personnages de doubles dans les romans permettent de mettre à jour cette logique. Dans tous les romans d'Arcan, il y a un double féminin, qui permet de traiter la question de la rivalité entre les femmes. Ces doubles sont souvent ce que les protagonistes principales ne représentent pas. Dans À ciel ouvert, Julie est perçue comme une femme active sur l'axe du désir, surtout par Rose, qui se sent vieille et passive. Charles, le compagnon de Rose, va se rapprocher de Julie, mais Rose aussi : elle a du désir pour elle, un désir peut-être plus authentique qu'envers les hommes, elle veut lui ressembler parce qu'elle sent que Julie a quelque chose qu'elle-même n'a pas. Quand Charles quitte Rose pour Julie, tout s'inverse : Rose devient la femme désirable et Julie dépérit. C'est dans la conquête que tout se passe, ce n'est pas dans le contact avec les hommes que les choses se réalisent. Au contraire, à leur contact quelque chose se brise, du point de vue de l'érotisme et de l'identité : c'est dans la tentative de plaire que tout peut exister.

Quelle est, justement, la place du regard masculin vis-à-vis des corps féminins que l'auteure décrit ?

Arcan décrit des personnages qui sont dans l'incapacité de se percevoir. C'est leur obsession. Ils existent toujours en fonction de l'autre. La beauté est toujours relative à celle de la femme d'à côté, elle est toujours contextualisée.

« Une femme n'est jamais une femme que comparée à une autre » - Extrait de Putain, de Nelly Arcan, Seuil, 2001

Elle parle donc beaucoup de la confrontation et de rapports de rivalité : ses personnages ont besoin de se confronter pour exister. Le seul plaisir est celui de l'autre, celui de se sentir observée. Ce système dans son ensemble dépend du regard masculin, les femmes dépendent entièrement de ce regard. C'est pour cela qu'il leur est impossible de se saisir : l'auteure décrit le regard de la masse, le regard d'autrui comme une multitude dans laquelle chaque regard est différent. Ses personnages ne sont donc jamais perçus d'une seule manière, et n'arrivent pas à se définir. Elle montre alors avec évidence que la beauté et la féminité sont toujours en mouvement. Il y a un rapport au masculin dans tout ce qu'elle dit, car il n'y a pas de féminité en tant que telle, ce n'est pas une essence isolée, c'est quelque chose qui existe dans le regard de l'autre.

D'ailleurs, Arcan fait dire au personnage de Cynthia, dans Putain, à quel point elle a toujours su être la plus petite et la plus bandante, à quel point elle a toujours été une jolie fille, comme si elle n'avait que la beauté et son corps dans sa vie, dans le regard de l'autre. Il devient logique pour elle de s'en servir, que son corps devienne son outil. Finalement, elle s'est toujours sentie dans une positon de passivité et de domination (dans sa famille, dans le monde du travail, dans la société) dans laquelle on lui dit quoi faire de son corps : les fondements de la prostitution étaient déjà à l'oeuvre dans sa vie, avant qu'elle se prostitue.

« […] et lorsque j'y repense aujourd'hui, il me semble que je n'avais pas le choix, qu'on m'avait déjà consacrée putain, que j'étais déjà putain avant de l'être […] » -Extrait de Putain, de Nelly Arcan, Seuil, 2001

Pour finir, que penses-tu de la réception de ces romans par la sphère médiatique de l'époque ?

On ne lit pas souvent une femme qui fait de la chirurgie esthétique, qui se prostitue, qui écrit et qui est intelligente. Les média et les critiques ont souvent reproché à Nelly Arcan de dénoncer des choses dont elle dépendait elle-même. Tout le monde se demandait pourquoi elle les dénonçait si elle en était si proche. Une apparition télévisuelle en particulier de Nelly Arcan témoigne des a priori que les gens pouvaient avoir sur elle : elle n'a pas l'opportunité de développer ses idées, elle est sans cesse ramenée à son corps et à son histoire personnelle. Elle n'arrivait pas à le comprendre. Dans La Honte, elle revient sur une expérience télévisuelle en se demandant pourquoi ça s'était mal passé. Elle en parle avec ses proches, ses ami·e·s, à la recherche de conseils. On lui reprochera finalement la robe qu'elle portait, une robe pourtant classique, mais qui, sur elle, est vulgaire : c'est de son corps dont tout dépend. Nelly Arcan s'éloigne de l'autofiction dans son troisième roman seulement ; elle s'est rendue compte de la dangerosité de ce genre et a préféré se protéger.

Nelly Arcan assume ses paradoxes. Elle ne condamne pas la prostitution dans ses romans, mais d'après ses propres mots, elle condamne le fait de ne pas y réfléchir, le fait que les hommes ne pensent pas à ce que cela représente de payer une femme qui ne les désire pas pour coucher avec eux. Son oeuvre, nourrie par ses expériences, est en quelque sorte réflexive. Les situations particulières qu'elle vit lui permettent de révéler une certaine réalité sociale, la tyrannie corporelle et sexuelle par laquelle les femmes occidentales sont piégées, des mécanismes poussés à l'extrême dans le milieu qu'elle a connu, mais tout de même présents dans la société dans son ensemble. ■

ANTIDOTE : UN CORRECTEUR QUI MARCHE ?

Dorian Le Sénéchal

Par ce que parfois le correcteur automatique de Word n'est pas suffisant, on peut se demander s'il existe une solution qui soit vraiment efficace. C'est l'ambition d'Antidote, a la fois correcteur, dictionnaires, conjugueur, guide de citation et contrôleur de mails ! Maze a pu tester sa dernière édition en date : Antidote 9,5.

Présentation générale

Dès l'installation un premier choix va se pose à vous : voulez vous la version française, ou sa consœur anglaise ? Quel que soit votre choix, il vous sera possible d'acheter une seconde langue en option (59 €). Ensuite ? C'est la simplicité d'installation qui est impressionnante. On pourrait penser que celle-ci serait compliquée du fait de l'intégration d'Antidote dans de nombreux logiciels (Office, Adobe, Chrome…). C'est un petit module qui s'occupe de la détection et de l'installation de ces modules. En quelques clics, vous voilà prêt·e·s pour un monde sans fautes ! Autre point positif qu'il semble important d'évoquer, contrairement a de nombreux éditeurs qui se contentent d'insérer un code dans le gros emballage de leur logiciel, Druide inclut un guide papier de 215 pages avec la version « physique » d'Antidote. Ce guide (très) exhaustif vous guidera de manière claire a travers les méandres du logiciel. Retour rapide sur l'intégration d'antidote dans d'autres logiciels. La variété des programmes prix en charge est impressionnante, mais cela a un coût : l'intégration est plus ou moins réussie. Dans Thunderbird, Chrome ou Office, l'intégration se fait parfaitement avec un bouton ou un onglet ajouté. Dans d'autres logiciels (la suite Adobe notamment), c'est une fenêtre assez peu pratique qui vous permet d'accéder au logiciel. Configurée pour rester au-dessus du logiciel, on aura souvent tendance à la fermer pour cause d'agacement.

Pour rester sur l'interface, la différence de traitement est très regrettable entre Mac OS et Windows. Alors que les appareils Apple bénéficient d'une esthétique très soignée, les icônes pixelisées de la version Windows font en comparaison un peu tache et desservent l'interface autrement très claire du logiciel.

La taille ensuite peut être un frein : le petit gigaoctet qu'occupe Antidote sur un disque dur peut paraître pour certains important. C'est la contrepartie de sa richesse : des dictionnaires multiples et un programme de correction extrêmement avancé prennent de la place. Une fonction a l'image de ce que propose l'encyclopédie Universalis (installation plus ou moins complète) serait fort agréable !

Enfin, dernier regret, l'impossibilité de coller du texte directement dans le correcteur. Si l'on ne passe pas par un des plug-ins, il faut impérativement créer un document au sein du logiciel avant de pouvoir corriger du texte que l'on a copié. Cela reste un point de détail, peu de gens utilisent des logiciels incompatibles avec Antidote.

Correcteur

Attaquons le cœur du programme : le correcteur. Avant toute chose, on peut saluer le fait qu'Antidote propose deux options de langue épicène : le signalement des titres non féminisés et la reconnaissance de l'écriture inclusive. Cette « inclusion » s'insère dans une intégration plus globale des différentes manières d'écrire le français. Antidote prend ainsi en charge cinq « régions linguistiques : la Belgique, la France, le Québec/Canada, la Suisse et les régions francophones d'Afrique/Antilles/Louisiane. Toujours dans la personnalisation, les réglages du logiciel vous permettent de l'adapter de manière très fine a l'utilisateur : protagoniste (le jeu féminin ou masculin), niveau de langue, détection de mots familiers, de règles typographiques (majuscules avec/sans accent), signalement d'anglicisme et de faux amis… Ce sont des dizaines de paramètres qui vous permettent de réellement atteindre le plein potentiel d'Antidote.

Autres éléments du correcteur, les volets langue typographie et style : le volet langue comme dans Word corrige les erreurs orthographiques, syntaxiques et de conjugaison. Le volet typographie se concentre lui sur la ponctuation. Ces règles changeant peu, une fort agréable option de correction globale automatisée est disponible. Le volet style propose une analyse du texte afin d'en signaler les lacunes plus invisibles. Ainsi

Écrans

seront signalées les répétitions, les phrases trop longues, les mauvaises constructions, etc. C'est pour moi l'un des éléments clés du logiciel, son intelligence qui va au-delà des simples fautes et s'intéresse au lecteur, au récipiendaire du texte. En effet, un texte sans faute mal construit reste mauvais. C'est cette chausse-trappe que permet d'éviter la correction stylistique.

L'interface enfin, bien que très simple au premier abord, celle-ci recèle d'options et de détails qui permettent des niveaux de correction qui correspondront a tous les textes : de la plus simple lettre au mémoire de fin d'études !

Une petite note tout de même : la tendance d'Antidote a pousser a franciser certaines expressions qui en devient parfois comiques.

Mail (Anti Oups)

Anti Oups, c'est ce petit gadget que l'on pense superflu, mais qui se révèle un allié précieux. Il s'intègre dans les clients mail classiques (Outlook, Thunderbird et ses variantes…). Point important, l'application "courrier" de Windows 10 n'est pas prise en charge du fait de son mode de fonctionnement différent des programmes Windows classiques.

Niveau fonctionnement, Anti Oups est simple et efficace : s'il détecte des fautes dans l'un de vos mails, il s'empressera de vous les signaler lorsque vous tenterez de l'envoyer. Une fois la correction effectuée, vous pourrez envoyer en toute quiétude votre mail ! Comme pour un document Word, le correcteur complet s'ouvre et signale tous les types de fautes qu'il sait détecter.

Dictionnaires

Antidote, il faut le rappeler, ce n'est pas seulement un correcteur, c'est un outil de linguistique. Pour cela y ont été intégrés plusieurs dictionnaires, mais aussi des outils d'étymologie, de citation, de conjugaison et plus encore. Point extrêmement positif, l'organisation de cette masse très impressionnante de données est extrêmement claire. À aucun moment on a une impression de fouillis ou d'être perdu. Les dictionnaires sont au quotidien très utiles, surtout dans mon cas pour la recherche de synonymes. Cet ensemble est comme évoqué plus tôt aussi une des faiblesses du logiciel : son poids sur disque.

Antidote est donc un excellent logiciel que l'on sent travaillé contrairement à certains qui vivent de leur rente (@Adobe). Ce travail passe par un enrichissement des dictionnaires, l'ajout de nouvelles langues comme l'anglais, mais aussi l'intégration de petites fonctions qui se révèlent très utiles (le diable est dans les détails !). La (quasi) absence de bugs et de ralentissements témoigne aussi d'un important travail de fond.

Ce travail a un coût : 100/130 € pour une licence 3 postes.

Antidote est-il est un produit pour tout le monde ? Non, il sera très utile pour des personnes qui écrivent beaucoup, qui apprennent le français (j'ai pu le constater avec l'émerveillement d'une amie grecque devant le logiciel), ou qui sont dyslexiques.

Pour quelqu'un qui écrit correctement et peu, le prix est un peu élevé. Une version "lite" moins chère par contre serait très pertinente ! Tout le monde n'a pas besoin d'un tel niveau de détail (quasi professionnel plutôt qu'individuel).

DAHO, LE PARRAIN

Chaque mois, Maze rembobine ses cassettes. Avant la sortie de son nouvel album Blitz le 17 novembre, lumière sur la carrière du parrain de la pop française, Étienne Daho.

Kevin Dufreche

On a tou·te·s quelque chose en nous, non pas de Tennesse, mais d'Étienne Daho. Sans être fan, on est tou·te·s capables de chanter le refrain d'une de ses chansons. Parce que ce sont des tubes, et parce qu'il est LA voix de ce qu'est la pop française des années 1980 et 1990. Beaucoup se réclament aujourd'hui de lui, sans le dire forcément. Derrière la figure du dandy, et aujourd'hui du patron de la pop en France, se cache surtout un amoureux fou de musique.

De Rennes à Rome

Cet amour de la musique il puise étonnamment sa source chez les anglo-saxons. Étonnamment parce que tout sa carrière Étienne Daho la chantera en français. Deux disques de 1967 : le premier album de The Velvet Underground, The Velvet Underground and Nico, et le premier album de Pink Floyd, The Piper at the Gates of Dawn. Mais pas seulement, parce qu'il le dit lui-même, Étienne Daho aime la chanson française, et notamment les yéyé, la musique qu'il entendait enfant sur le jukebox de ses grands-parents en Algérie, où il est né. Étonnant mélange que celui du rock et des yéyé, qui mènera à l'imposition de la marque Daho : on sait ce que l'on écoute dès les premières notes.

C'est la scène des Trans Musicales de Rennes, alors modeste festival, qui fut le déclic. En 1980, Étienne Daho monte sur scène, quasiment forcés par ses amis de l'époque, pour y donner son premier concert, alors accompagné d'un groupe. Et on a bien fait de l'y pousser. Parce que repéré par la critique, Étienne Daho signe chez Virgin.

S'en suit du travail, pour inventer quelque chose, sans reproduire ses maitres. En 1981, premier album confidentiel, intitulé Mythomane. Mais c'est le deuxième album, à commencer par son premier single Le Grand sommeil, qui va tout changer.

La Notte, la notte sort en 1984, avec lui Week-end à Rome, son premier véritable tube, électro-pop, mais en français. Personne n'est vraiment prêt à l'époque à entendre ses claviers et cette basse à effets. Pourtant, la Dahomania commence.

Tout mais pas le succès

Week-end à Rome, c'est le genre de chansons qu'Étienne Daho viendrait à détester parce qu'elles collent à la peau. Des succès qui éclipseraient le reste de son travail, c'est son angoisse ultime. Parce qu'il est un grand bosseur, que tout est méticuleusement travaillé, étudié, du moindre son de la mélodie au moindre mot du texte, jusqu'à la pochette de l'album, et la qualité des clips. C'est un control freak qui s'assume, parce que c'est pour les gens affirme-t-il. Offrir le meilleur produit possible au public.

Un public qu'il n'a pas voulu. Le succès, la gloire, très peu pour lui. En 1985, il explose définitivement avec Tombé pour la France. Il va alors voir sa maison de disque pour savoir comment faire pour... ne pas faire partie du Top 50. Etienne Daho est un peu résumé dans ce moment : la réserve, la discrétion, l'effacement au profit de son art. "J'aime bien disparaitre... Pour réapparaitre", s'amuse-t-il souvent à répéter. "Je ne suis pas timide, je suis réservé", baseline de sa vie.

Daho et l'Angleterre

Commence alors l'histoire d'amour entre Etienne Daho et Londres. Marqués par les artistes anglo-saxons on l'a dit, il trouve là-bas un nouveau souffle artistique. C'est à Londres qu'il enregistre Pop Satori en 1986, avec William Orbit qui deviendra le réalisateur artistique de Blur et de Madonna. Inspiré par la noisy pop de The Jesus and Mary Chain, il enchaine deux ans ans plus tard avec Pour nos vies martiennes, dont seront issues Bleu Comme Toi, et une de ses plus belles mélodies, Des heures hindoues.

"Heure hindoue, rentrer tôt
Tôt ou tard c'est comme on le sent
Et j'ai l'idée d'm'élever dans l'espace
Oublier ce putain d'ennui, la nuit est finie
Je sais enfin que demain nous
appartient" - Des heures hindoues,
Pour nos vies martiennes, 1988

Ces quelques vers, qui disent aussi bien qui est Étienne Daho. La



Pochette de l'album La Notte, la Notte, 1984

musique, c'est la fête, la fête ce sont les excès, les nuits et les souvenirs flous. Durant toute sa carrière, Étienne Daho en use et en abuse. À tel point que ça lui coûtera une mauvaise rumeur. En 1992, il est à l'origine du projet "Urgence", une trentaine de chanteurs réunis pour un album, dont les profits sont reversés à la lutte contre le SIDA. Il y interprète une chanson de Brigitte Fontaine intitulée Dommage que tu sois mort. Résultat, sa discrétion à l'heure de préparer son prochain album, une nouvelle fois à Londres, associée à cet engagement contre le virus, la rumeur se répand : Etienne Daho est mort du SIDA.

Pour le chanteur c'est clair, sa vie de fête et d'excès, connue dans le milieu, lui ont coûté cette rumeur absurde qu'il n'a pas pris la peine de démentir, à part en sortant en 1995 un EP ironiquement intitulé Reserection. Étienne Daho veut jouir, et il invite chacun·e à faire de même.

"Je vais encore sortir ce soir,
Je le regretterai peut-être" - Sortir ce soir, La Notte, la Notte, 1984

Chanteur partageur

À partir de là, Étienne Daho n'a plus rien à prouver. Sa carrière se poursuit, avec des laps de temps plus ou moins longs entre chaque album. Ce qui le passionne de plus en plus au fur et à mesure du temps, c'est évidemment sa musique, mais surtout le fait de la partager avec d'autres artistes. Comme lorsqu'il chante avec une de ses références,François Hardy, en 1985.

Mais rapidement ce sont les autres qui vont chanter avec lui, sur ses chansons. Avec Jacques Dutronc, Astrud Gilberto, Elli Meideiros, Charlotte Gainsbourg, Isabelle Adjani, Benjamin Biolay, Daniel Darc... et évidemment Dani. En 2001 Étienne Daho encourage la chanteuse à reprendre ce titre, qu'elle n'avait pu chanter à l'Eurovision 30 ans plus tôt car ça lui avait été refusé. Ils la reprennent ensemble, et remettent sur le devant de la scène cette chanson, et avec l'esprit, de Serge Gainsbourg, dont Étienne Daho a toujours été très proche.

Juste hommage à celui qui collabore avec toute la famille de Serge : Jane Birkin, Charlotte Gainsbourg, et qui produit même le premier album de Loui Doillon. La production d'ailleurs, l'autre hobby d'Étienne Daho, qui entre deux albums pose sa patte sur les albums de nombreux artistes. Une collaboration géniale avec Brigitte Fontaine sur l'album Genre Humain, des textes et des compositions pour Sylvie Vartan, Marianne Faithfull ou François Hardy.

Et puis, il y a l'influence. Tou·te·s celles et ceux marqué·e·s par sa musique, qui le revendiquent ou non. De Benjamin Biolay à Sébastien Tellier, de Marvin Jouno à Julien Doré ou Calypso Valois.

Des hommages discrets, dans les sons et les mélodies, ce n'est rien de plus qu'il faut Étienne Daho. Chaque album est un tome dans sa vie, qu'il nous invite à partager dans tout ce qu'il y a de plus psychologique, intime, charnel. La meilleure façon de lui rendre ces cadeaux c'est de les prendre et de les vivre sans rien demander de plus. On a tou·te·s une histoire de Daho. Autant en profiter, jusqu'au bout.

MISSION #2
AU BURKINA FASO, LE THÉÂTRE COMME MOYEN DE DÉVELOPPEMENT

Vianney Loriquet

On entend aujourd'hui beaucoup parler d'actions humanitaires ou de missions de solidarité, dans les médias ou par ses relations. De nombreuses personnes se disent prêtes à tenter l'aventure, mais ne savent pas forcément où, quand, ni comment se lancer. Certain·e·s l'ont fait, d'autres préparent le départ des volontaires en amont. Ils/elles ont choisi de vous parler de leur expérience.

La différence entre mission humanitaire et mission de solidarité :

La mission humanitaire : se dit d'une intervention dans une situation pressante pour venir en aide à une localisation en état d'urgence humanitaire. A ne pas confondre donc avec …

la mission de solidarité : une intervention à moyen et long terme, qui est aussi caractérisée d'aide au développement et/ou de reconstruction. Angelina a 24 ans. Diplômée en arts et design, elle poursuit actuellement ses études dans le même domaine à Paris. Après Abigaël, elle a accepté de nous livrer son expérience à Ouagadougou (Burkina Faso) et ses environs, où elle est partie à l'aube de ses études lors de sa 18ème année.

Une mission

Direction le Burkina Faso, et les rues de terre battue de Ouagadougou et plus précisément à Somgandé, un quartier pauvre de la ville qui longe le parc Bangr Weogo. Angelina nous décrit sa première vision de ce qui allait être son point de chute. Un quartier fait d'installations très rudimentaires ; une architecture sommaire, les maisons sont des carrés de bétons d'un beige poussiéreux mais bien entretenu, invariablement quadrillées et séparées par des rues au sol de terre battue. Pas de café du coin ou d'enseignes apparentes, c'est directement dans les habitations qu'on pouvait repérer, là une table qui signifiait la présence d'un café improvisé, là des tissus ou encore des denrées alimentaires pour tenir le rôle d'épicerie.

«Mais il y avait une envie de vivre exceptionnelle dans cet endroit, ce que j'ai pris initialement pour de la misère en jeune occidentale était en réalité une vie simplement différente de la nôtre, qu'on ne pouvait pas changer d'un coup de baguette magique, et surtout qu'on ne devait pas changer, mais ça je l'ai appris plus tard.»

C'est au milieu de toute cette vie et de ces carrés d'habitation qu'elle a rejoint l'association «wécré théâtre» pour un mois.

Une expérience

Voici le message laissé par Angelina aux membres de wécré théâtre après son retour :

«J'entends encore le rire des enfants autour de moi, le son des djembés, les pas des enfants qui dansent sur la terrasse du local. Il y a une force, une vie, une énergie incroyable. L'énergie de Wécré Théâtre. Transmise, partagée, comme une philosophie de vie. Wécré, c'est la plus belle rencontre humaine que l'on peut faire, le plus beau spectacle que l'on peut jouer. Le temps d'une Brakina, d'un rythme au djembé, d'un conte écouté, d'une scène répétée. Le temps d'un trajet en moto, d'un Attiéké dégusté, d'une pluie tombée.

Le temps d'une soirée au Jamaica, d'une bière au Matata, d'un lever de soleil sur le barrage. Parce qu'être à Wécré théâtre, c'est aussi prendre le temps de vivre, et d'avancer ensemble avec la même force et la même énergie.»

Comment avais-tu trouvé l'association avec laquelle tu es partie, wécré théâtre ?

Wécré Théâtre est une association qui a plusieurs antennes, dont une à Aix en Provence et une autre à Ouagadougou. Ma cousine, qui était

Actualité


«Les enfants de somgandé»

en Master de Droits Humanitaires à Aix en Provence, était en contact avec cette association. Elle a décidé de rejoindre le projet à Ouagadougou pour un mois, et m'a proposé de partir avec elle. Le slogan de l'asso était écrit sur le mur de l'antenne de Ouagadougou : « le théâtre comme moyen de développement ». Ce concept est parti d'une prise de conscience de la part de Burkinabés, sur le retard de développement du pays.

Le but était de faire du «théâtre forum». En clair notre troupe se rendait dans un village avec une série de saynètes préparées, à propos des sujets problématiques pour certaines populations comme l'hygiène ou le planning familial, dont l'objectif était d'amener un débat. On illustrait un problème de la vie quotidienne sur scène afin que le public réagisse et pose des questions. Bien sûr nous devions apprendre nos textes dans la langue locale, le mooré. A la fin on brisait le quatrième mur et on incitait le public à réagir. Ceux qui acceptaient rentraient à fond dans le jeu et cela donnait lieu à des discussions intéressantes. La plus grande victoire était de réussir à inclure dans ces débats les femmes et les enfants, qui d'ordinaire n'avaient pas ou peu droit à la parole.

Parfois néanmoins le message avait plus de mal à passer. Je me souviens d'une fois où le chef du village était venu nous interrompre et nous avait demandé de quitter les lieux aussi vite que possible, se montrant menaçant. Dans ces moments là nous plions bagage rapidement sans chercher à discuter.

Qu'est-ce qui t'a poussé à faire ça ?

Je sais que j'ai toujours eu très envie d'humanitaire, de voyager, mais je me disais que ça serait un jour futur, j'y pensais sans réellement croire que ça serait possible à court terme. La suite me prouva que ça l'était.

Comment se sont déroulés les préparatifs avant ton départ ?

Aujourd'hui si je partais en voyage je sais que je regarderais plein de photos de ma destination, mais là je n'avais aucune idée de ce à quoi ça pouvait ressembler. A cet âge je n'avais encore jamais fait de voyages comme cela. Il a fallu prendre en compte un certain nombre de problématiques liées à l'environnement dans lequel on allait devoir s'intégrer. J'ai pris des habits assez couverts par respect pour la culture locale où les femmes ne montrent pas leurs jambes, mais en même temps légers étant donné le climat sur place. Il y a eu toute la préparation vaccins et santé, comme j'étais jeune je devais me faire une trousse de secours assez importante car je ne savais pas comment j'allais réagir à la déshydratation, la nourriture. J'ai dû aller faire mon visa au consulat du Burkina à Marseille, à l'époque, j'avais trouvé ces préparatifs réellement excitant.

Qu'est ce que tu en retires ?

Quand j'ai mis le pied dans l'avion du retour, j'ai réalisé quelle leçon de vie je venais de recevoir.
Je pensais arriver et sauver le monde mais cette expérience m'a bien remise à ma place. Les plus démunis nous apprennent beaucoup, ils sont plus riches que nous en quelque sorte, riches d'émotions et d'humanité.

«Quand la nuit tombait, parfois certains burkinabés racontaient des contes, avec une grande voix qui faisait peur aux enfants et qui nous emmenait dans des ambiances imaginaires fabuleuses. Il y avait pleins d'instruments à

disposition et il y avait toujours des Burkinabés ou des Français qui jouaient quelque chose. Des enfants dansaient, des adultes aussi. Et c'était ça au quotidien.»

Quel est ton regard maintenant sur les missions de solidarités ?

J'ai appris à laisser de côté l'humanitaire à la Adriana Karembeu. J'étais arrivée en me disant «je vais les aider, je vais leur apporter tout ce que je peux», et je me sentais forte comme ça. Mais j'ai très vite réalisé que s'ils n'avaient pas notre richesse matérielle, ils avaient plus de force intérieure que nous, et que finalement je n'avais pas grand chose à leur apporter, du moins pas comme je me l'étais imaginé au début. Cela m'a fait tout d'abord ressentir un profond malaise.

Un événement m'a marqué en ce sens. Un jour je suis sortie marcher dans les ruelles de Somgandé, et j'ai aperçu un petit enfant qui avait la jambe ouverte. j'avais toujours ma trousse de secours avec moi, je l'ai donc désinfecté et soigné. Le lendemain l'un des membres de l'association est venu me chercher et j'ai vu de nombreux enfants devant notre local qui demandaient à se faire soigner pour des petites blessures, ou autre. Mes partenaires m'en ont voulu alors et m'ont expliqué que nous n'avions pas de quoi apporter à tous ces enfants.

Lorsqu'on croise des enfants vivant dans un contexte de vie rudimentaire comme ça peut arriver à Ouagadougou, il est normal qu'on ait envie de les aider. De leur donner quelques sous pour qu'ils mangent convenablement le prochain repas, pour qu'ils marchent avec une paire de chaussure pour ne pas s'abîmer les pieds, pour se soigner lorsqu'ils ont une blessure. Mais nous ne pouvons pas le faire n'importe comment. Nous ne pouvons pas donner à un enfant, et pas à un autre. Cela peut créent un conflit fort entre eux, un sentiment d'injustice. Il faut pour cela, passer par le cadre des associations et des burkinabés qui répartissent les aides de façon égales et organisées.

As-tu eu des épisodes plus difficiles que d'autres ?

Un jour, nous étions en route en moto pour découvrir d'autres quartiers de Ouagadougou, et je me suis évanouie. On m'a amenée à l'hôpital. Là les médecins m'ont dit que j'étais très affaiblie, par de nombreuses carences. J'étais apparemment épuisée, déshydratée, et j'allais finalement rester alitée plusieurs jours. Je me suis rendue compte que j'étais transportée par la densité du voyage et l'énergie très prenante des pièces de théâtre. Je m'oubliais totalement. J'ai ainsi surtout oublié que j'étais dans un contexte hygiénique totalement différent de celui auquel j'étais habituée. Il faut garder à l'esprit que notre corps n'est pas préparé à ça.

Penses-tu que n'importe qui puisse se lancer dans une mission humanitaire comme la tienne ?

Avant de partir j'aurais dit oui. Aujourd'hui je me rends compte de la capacité d'adaptation et de la maturité que cela nécessite, d'aller à la rencontre d'autres êtres humains pour échanger avec eux en laissant derrière soi ses a priori sur la pauvreté et la misère. Il faut savoir trouver le bon état d'esprit. Pour faire un mission, où qu'on parte, il est très important de se dire «je m'abandonne et je rentre dans cette expérience». Mais je souhaite néanmoins à tous de pouvoir réaliser cette grande expérience humaine, du moment que c'est avec respect et conscience.

« POUR LE RÉCONFORT » - DES POURRIS ET DES HOMMES

Avec son premier long-métrage soutenu par l'Association du Cinéma Indépendant pour sa Diffusion (ACID), Vincent Macaigne signe un film brut et poétique. Une proposition cinématographique libre et unique, portée par ses comédien.ne.s, sur fond de fracture sociale.

Diane Lestage



Qui a envie de vivre en France «ce beau pays de culture et de verdure», s'interroge la galerie de personnages de Pour le réconfort. Vincent Macaigne bouscule le spectateur et offre un premier long-métrage singulier dans sa forme qu'il serait idiot de résumer à du bruit et de la fureur.

Issus de la bourgeoisie orléanaise, Pascal et Pauline, un frère et une soeur, reviennent sur les terres familiales qu'ils avaient abandonnées après plusieurs années d'oisiveté à travers le monde. Ils se confrontent à leur amis d'enfance qui à l'inverse n'ont jamais quitté la campagne. Rapatriés par la force des événements, ils retrouvent leur domaine et leurs souvenirs qui semble leur échapper. La lutte peut alors commencer.

A l'image du polyvalent Vincent Macaigne, idole du cinéma d'auteur, le film lutte contre le temps qui passe, l'ennui et la norme. Écrit en symbiose avec les comédiens, monté sur quatre ans, Pour le réconfort est un objet cinématographique en marge, en décalage avec les conventions du cinéma actuel. Des moyens limités, une grande place faite à l'improvisation et une troupe solidaire rendent possible la liberté totale voulue par le réalisateur. Et ça fait du bien.

Poésie frontale et colère froide

Les personnages se retrouvent enfermés de force dans un format d'image carré qui les obligent à cohabiter les uns avec les autres. De par cette frontalité évidente, l'aspect étouffant de l'ensemble permet aux comédiens de s'emparer de chaque scène.

Frontal dans son esthétique, le film l'est aussi dans son écriture puisqu'il fonctionne sur l'affrontement de trois duos, d'abord pré-établis, puis amenés à se mélanger. Ces derniers créent dans leur oppositions sociales des étincelles qui s'embrasent au fur et à mesure. Ils tentent de communiquer à coup d'insultes et de mépris. Et réunis, ils ne font que provoquer un incendie que l'on sait inéluctable.

Un coup de poing lyrique

Ces éternelles disputes ne trouveront jamais d'aboutissement ni de réconfort puisque celles-ci semble irréconciliables. L'idée d'impasse sociale semble planer sur les personnages comme la croix symbole du père qui pèse sur eux. Ici, on dénigre le passé, on souffre le présent et on supplie le futur. Que la caméra soit placée dans une voiture ou au milieu d'un concert techno, elle capte ce malaise permanent qui oblige le spectateur à faire face aux différentes fractures qui régissent le pays. Ces discours sont parfaitement mis en scène dans des monologues sûrement improvisés. On regrettera seulement quelques redites alourdissant le propos, par exemple la scène d'un inconnu paumé. Comme tout premier passage à l'acte, Pour le Réconfort s'avère parfois fragile et discutable, mais c'est l'essence même de toute rébellion.

> Que la caméra soit placée dans une voiture ou au milieu d'un concert techno, elle capte ce malaise permanent qui oblige le spectateur à faire face aux différentes fractures qui régissent le pays.

Or, le texte qui est à la fois brut et poétique à l'instar des images montrées par le réalisateur est mis en valeur grâce au talent certain de Pascal Révéric, Pauline Lorillard, Emmanuel Matte, Laurent Papot, Joséphine de Meaux et Laure Calamy. Leur cris sont de puissants chuchotements qui hurlent l'incommunicabilité des êtres. Le calme est parfois plus violent que le vacarme.

Avec la participation de François Lerbré

Cinéma

RENCONTRE AVEC VINCENT MACAIGNE - « LA VIE EST BEAUCOUP PLUS POÉTIQUE QUE LE CINÉMA »

Sur les bords du quai de Loire à Paris, on a retrouvé l'infatigable Vincent Macaigne le jour de la sortie en salles de son premier long-métrage Pour le réconfort. Sincérité, et liberté de parler se mêlent dans cette rencontre entre deux séances de communion avec son public.

Diane Lestage

Offrir une tragédie grecque énervée et fauchée au temps de Facebook et Skype, c'est le pari fou qu'a tenté et réussi Vincent Macaigne avec Pour le réconfort. D'abord auteur et metteur en scène de théâtre dans les années 2000, puis devenu un peu par hasard acteur principal des films de ses amis (Guillaume Brac, Sébastien Betbeder ou Antonin Peretjatko), il est aujourd'hui l'un des comédiens les plus demandés du cinéma français, apparaissant cette année chez Anne Fontaine ou le tandem Toledano/Nakache. Dépassant l'étiquette de figure de file du nouveau cinéma d'auteur français, il multiplie aujourd'hui les expériences au cinéma et au théâtre avec pour objectif principal de toucher le public directement et sans filtre.

À la fin de la projection, on ressent un besoin vital de faire ce film de cette manière, avec cette troupe, cette radicalité et ces moyens-là. D'où vient ce besoin vital ? Est-ce un choix imposé ?

Non ce n'était pas du tout un choix imposé, ça part d'un désir de faire un film libre. Pour moi, le geste est plus important que de chercher de l'argent et j'avais besoin de dire des choses, de convoquer les acteurs d'une manière un peu gratuite. C'est très compliqué de faire un film de cette manière là, je ne le conseillerai pas. Mais ça n'a pas été une douleur non plus. J'avais envie de travailler directement sur la forme et le fond du film en même temps et de les conjuguer ensemble.

Ce projet n'était pas réalisable au théâtre ?

Au théâtre, je le fais déjà. J'avais vraiment besoin de filmer ces acteurs-là de près et d'enregistrer une parole et je trouve que le cinéma permet ça. Ça me permettait de me rapprocher tout simplement des gens à ce moment-là précis de leur vie.

Le texte semble parfois improvisé. Quelle a été ton approche par rapport au scénario ?

Le point de départ c'est La Cerisaie de Tchekhov, même s'il n'y en a pas de traces dans le film. Il n'y a pas non plus de scénario pré-établi, on avait écrit pas mal de choses sur des feuilles que les comédiens ont apprises, j'ai gardé les monologues dans leur version originale. Par contre, à certains moments, je les faisais beaucoup improviser et parler entre eux pour les entraîner. Les choses étaient parfois très structurées, je les encadrais et puis parfois quelque chose se produisait, un oeil qui frise, et là j'attendais que ça sorte d'eux.

> «À certains moments, je les faisais beaucoup improviser et parler entre eux pour les entraîner.»

Il y a cette notion d'enfermement dans les cadres, dans les plans du film...

Mais aussi une manière de les mettre en portrait en les filmant de très près parce que pour moi ces gens font aussi la France, en tout cas la culture parce qu'ils se battent pour leur public, les textes. Malheureusement, le cinéma ne regarde pas vraiment ces acteurs. J'avais envie de les montrer d'une manière forte.

> «La vie est beaucoup plus poétique que le cinéma ne l'est.»

Pour le réconfort est très poétique, les choses y sont réelles, concrètes mais elles sont présentées de manière lyrique. Comment amènes-tu de la poésie dans tout ça ?

La vie est beaucoup plus poétique que le cinéma ne l'est. Souvent le cinéma réduit la poésie du monde. On met dans la parole, de la poésie, des images, des paysages mais c'est vrai que cet ensemble devient poétique. Si je regarde un tout petit peu plus longtemps un visage on voit cette mélancolie, cette poésie. À mes yeux, le cinéma gomme la poésie parce qu'il a peur de ça. Ce que je dis souvent aux acteurs, c'est de ne pas avoir peur de se regarder. Souvent il est très dur d'être juste parce que justement on a peur d'être juste.

Quand, dans le film, les personnages se crient dessus, les gens me disent «c'est du théâtre» , moi je pense que c'est simplement la vie. Elle a été certes un peu gommée et parfois c'est bien de la dégommer. Pour cela on peut prendre la parole, on doit se battre pour des idées et la France reste un des pays qui permet cela. J'ai beaucoup travaillé la mise en scène dans d'autres pays européens et lorsque je compare, les Français sont des gens qui se parlent, si tu ne vas pas bien tu le dis on t'écoute et finalement se crée quelque chose d'assez beau. Il n'y a pas d'arrière-pensées, je trouve ça fou. Il faut que l'on préserve le fait que l'on ait le droit d'être ronchon, de gueuler. Dans d'autres pays, la paroles est bien moins ouverte. J'étais en Suisse c'est pas la même histoire. Il n'y a pas cette douceur, cette tendresse. Le danger serait de se refermer sur nous-mêmes.

> «Il faut que l'on préserve le fait que l'on ait le droit d'être ronchon, de gueuler.»

C'est une liberté de parler...

C'est une liberté de parler, oui, une liberté de laisser les gens avoir des émotions et de ne pas être forcément sympathique.

Le film s'offre le luxe d'être parfois lent. Que voulais-tu apporter par cette lenteur ?

C'est vrai. Le film comporte des moments où l'ensemble est très actif, où tout n'est pas forcément compris tout de suite. Puis, il y a des séquences lentes car je voulais créer des formes d'accidents, où tu te dis « Oh ! Mais qu'est-ce qu'il s'est passé? », et que la scène d'après te donne du temps pour analyser. C'est un rapport au rythme étrange qui n'est pas forcément normatif au cinéma. C'est comme si j'avais essayé de créer quelque chose qui rend actif dans le regard. Je ne sais pas si j'ai réussi.

On sent que les comédiens sont dirigés et en même temps ils gardent une grande liberté, comme s'ils prenaient possession des scènes...

C'est vrai, c'est exactement ça. Il y a des libertés et en même temps c'est cadré et recadré par tout le travail de montage. Cette troupe de comédiens inventent des choses qui dépassent ce que j'aurai pensé, et vice-versa. C'est comme un dialogue entre eux et moi, comme si je jouais derrière la caméra, comme dans une conversation. D'une certaine manière, je joue dans le film car je n'arrête pas de leur parler. Certaines intonations viennent de moi, je suis vraiment avec eux, comme un acteur. L'idée était qu'ils ne ressentent pas qu'on les filme.

Comme tu l'as dis tout à l'heure, le film a été réalisé pour ces six comédiens qui habitent presque tous les plans du film. À une exception près, où tu laisses la parole à un marginal dont c'est la seule apparition et ça nous a un peu interpellé…

Ce n'est pas un acteur, c'est un mec qui nous regardait jouer pendant une scène. Il nous a dit « Moi aussi j'ai des choses à dire, filmez-moi !". On l'a filmé et il a parlé pendant une heure. Je trouvais ça complètement fou. C'est improvisé, c'est un cadeau, un accident, un punk à chien en mode «No future» qui se met à pleurer en parlant de l'avenir, qui ne parle que du futur. C'est sublime Il résume totalement le film, je trouvais ça hyper beau que ce mec ait peur pour ses petits enfants.



Quelles étaient tes influences pour ce film ?

Quand je l'ai fait j'avais vraiment l'idée de faire sortir les acteurs de l'écran, que quand on voit le film on se dise « Tiens ils se parlent, mais est-ce qu'ils ne nous parlent pas à nous », c'était primordial. Je n'ai pas vraiment eu de films en tête en faisant Pour le réconfort, après il y a des points en communs avec d'autres œuvres. Je pense à Eustache, Bergman et Cassavetes. Ce ne sont pas des comparaisons de qualité parce que ce sont des génies et qu'ils ont essayé de faire ça largement avant moi. Je n'y ait pas pensé sur le moment, mais c'est vrai qu'ils ont réalisé des films comme ça d'une manière gratuite, en troupe ça m'a aidé à me dire que moi aussi je pouvais faire ça. J'ai pris ce film, je le cherchais, je l'ai abandonné, repris, réabandonné, jusqu'à arriver à ce moment donné où j'ai commencé à trouver le film, où je me suis dit on le finit. Je voulais le faire sans penser. Les comédiens de ma troupe sont des gens que je connais depuis quinze ou vingt ans. Ce sont de grands acteurs de théâtre, qui sont reconnus dans ce milieu-là mais qui vivent mal.

> «J'ai pris ce film, je le cherchais, je l'ai abandonné, repris, réabandonné...»

En dehors du sujet, le geste du film est hyper fort socialement parce que ce sont gens qui se battent pour quelque chose de manière très pure depuis plus de quinze ans. Ils se battent encore pour de belles choses, ce qui n'a pas vraiment de sens car justement, c'est une forme de gratuité. Si eux, abandonnent, pour la culture ce serait grave. Il faut qu'il y ait ce rêve entretenu par des gens qui croient à cette notion. C'est vrai qu'aujourd'hui on est un peu éloigné de ça, il y a une forme de confusion. C'est pour ça que j'étais content de faire cet objet par mes propres moyens. C'était une manière de dire « Je viens de nulle part, je suis libre j'ai envie de le faire », et à l'époque je venais encore plus de nulle part. Je n'avais pas envie de me poser de questions. Et depuis j'ai pu trouver mon équilibre en faisant des films un peu plus mainstream.

Comme Le sens de la fête, sorti récemment ...

Oui c'est génial, j'ai adoré faire ce film. Les réalisateurs (Olivier Nakache et Éric Toledano) m'ont bien intégrés à leur univers, même dans la vie. J'étais en train de finir le montage de Pour le réconfort, ils se sont arrangés pour me laisser terminer. Chez eux, comme chez moi, il n'y a pas de mensonge. Je pense que je ne mens pas dans mon envie d'étreindre le public à un endroit de colère, et de leur côté, ils l'étreignent dans le mainstream et le divertissement. C'est complètement honnête et sincère, il n'ont pas d'idées derrière la tête. Ils ne se disent pas « On va faire un succès », et le public le ressent.

Au cinéma, comme dans la vie, ils veulent parler à tout le monde. Chacun a une place. Finalement, c'est ce que fait leur film, qui est à leur image, ils regardent le monde de manière horizontale, et non pas verticale. Ce sont aussi des réalisateurs de troupe, ils adorent les acteurs et aiment être étonnés, qui sont des idées que je crois partager. Mais je m'efforce d'oublier le travail que je fais en tant qu'acteur avec d'autres réalisateurs quand je réalise mes propres films. Et puis, je ne veux être que dans la parole, dans la manière la plus juste de faire au moment où je le fais.

Ton film est à ton image. On discute depuis tout à l'heure et il est évident qu'il te ressemble ou que tu lui ressembles...

(Il rougit) Merci... Je ne sais pas si c'est une qualité ou un défaut... Moi je prends ça comme une qualité.

Propos recueillis avec François Lerbré

Cinéma

visions du reel

FESTIVAL
INTERNATIONAL
DE CINÉMA NYON

13 — 21
AVRIL
2018

SPONSOR PRINCIPAL
la Mobilière

PARTENAIRE MÉDIA
SRG SSR

PARTENAIRES INSTITUTIONNELS

canton de vaud
NYON
LOTERIE ROMANDE

ÉDITION N°49

BABA YAGA LA MULTIPLE

Affreuse ogresse, ignoble sorcière, Baba Yaga inspire la terreur chez les plus jeunes. Semblable à la sorcière des contes ouest-européens par bien des points, elle n'est pourtant pas une mégère ordinaire.

Marie Daoudal

Le personnage de Baba Yaga apparait dans des centaines de contes et légendes populaires en Russie, Biélorussie, Ukraine et plus largement dans le monde slave. Vivant dans une maison montée sur des pattes de poulet, Baba Yaga attrape les petits enfants afin de les faire rôtir. Elle est aidée dans sa mission par les animaux, les arbres et différents objets enchantés qui tous lui sont fidèles. Mais c'est une femme cruelle. Sa méchanceté pousse parfois ses domestiques à se retourner contre elle et à prendre le parti d'une enfant douce et aimable qui échappe alors à la mégère.



Carolround / pixabay

Si elle est souvent décrite comme une sorcière cannibale et monstrueuse, Baba Yaga a aussi un côté plus positif. Dans Baba Yaga: The ambiguous Mother and Witch of the Russian Folktale, de Andreas Johns, on apprend ainsi que Baba Yaga est une figure maternelle importante du folklore slave, qui réunit en elle plusieurs divinités païennes. Protectrice de la forêt et des animaux, elle s'apparente notamment à la déesse de la terre.

Contrairement aux personnages de contes traditionnels, souvent manichéens, elle n'est ni complètement blanche, ni complètement noire. Grâce à sa personnalité affirmée et à son rôle de maîtresse-femme, elle revendique un libre-arbitre qui lui est propre.

«Elle est sa propre femme, une mère parthénogénétique qui décide au cas par cas si elle va tuer ou aider ceux qui se rendent dans sa demeure» - Avant-propos de Baba Yaga, la sorcière sauvage de l'Est dans les contes russes, de Sibelan Forrester.

L'impulsive Baba Yaga est aussi insaisissable. Certains contes parlent d'elle comme une seule et même entité, tandis que d'autres récits évoquent 3 sœurs. Selon l'histoire, la sorcière peut vivre seule ou avoir des filles, sans que l'on sache qui est leur père. Elle peut aussi être remplacée à sa mort par une autre Baba Yaga, une femme de son espèce. Unique ou multiple, la Baba Yaga hante l'imaginaire slave. Et effraie toujours petit·e·s et grand·e·s.

En novembre, on peut tous le constater, il commence à faire frisquet. C'est donc l'occasion rêvée de se réfugier en intérieur et de courir les expositions et les festivités entre quatre murs. Ce mois-ci, c'et surtout notre vue qui sera enchantée

L'artwork de Zombillenium // Jusqu'au 11 novembre à Paris (Galerie Arludik)

Zombillenium 50 ©Arthur de Pins
Vous connaissez la fantastique BD Zombillenium d'Arthur de Pins, qui parle d'enfer, de monstres et de vie après la mort le tout dans un parc d'attractions ? Première bonne nouvelle : elle est adaptée au cinéma. Une seconde ? En l'honneur de sa sortie, une exposition avec de nombreuses pièces utilisées pour le chara-design et l'ensemble du concept art est organisée à la galerie Arludik, dans le quatrième arrondissement, spécialisée dans la présentation de travaux préparatoires d'œuvres connues du cinéma, de la BD ou des jeux vidéos. Ici, ce sont donc plusieurs artistes, réunis autour du projet d'adaptation de la célèbre BD, qui seront exposés pour répandre l'atmosphère si particulière de l'univers de Zombillenium en cette période d'Halloween. Alors vite, plus que quelques jours pour la redécouvrir et s'en imprégner avant de courir voir son adaptation au cinéma !

Emma Henning

Le Festival de Nantes // du 1er au 6 novembre à Nantes (44)

Pour ce nouvel Agendart, j'aimerai vous parler du Festival des Utopiales qui se déroulera au palais des congrès de Nantes tout début novembre. C'est un festival qui explore le thème de la science fiction à travers tous les supports artistiques possible (le livre, le cinéma, la BD, les jeux, les jeux vidéos, les mangas, etc) avec un axe différent chaque année. Pour 2017, ce sera le Temps dans la science fiction : le voyage dans le temps, le temps qu'on prédit, qu'on modifie, et même la fin des temps ! Tant (ou temps) de points à explorer, à discuter, à expérimenter pendant une semaine avec des experts et des (moins) experts de la question. Pour accompagner son action, le festival voit très grand : on pourra lire des petites nouvelles de science fiction dans tous les transports publics de Nantes, construire une planète en lego et inventer son histoire, visiter les dix bibliothèques les plus incroyables de l'histoire grâce à une vidéo en 360 degrés, ou encore mon préféré : remonter dans le temps avec l'exposition «La Tram' du Temps».

Un bel et joyeux imbroglio d'idées mis en place par des passionnés, que je ne peux que vous conseiller !

Phane Montet

Scroll Era, l'exposition de Robert Proch // jusqu'au 18 novembre à Paris

How we judge me II ©Robert Proch
C'est sur les murs que Robert Proch a commencé à colorer son monde, mixant allègrement abstraction et figuration. Dans son univers, des visages, des silhouettes, et des morceaux d'architecture aux couleurs plus ou moins acidulées qui jouent avec nos perceptions et superposent plusieurs niveaux de sens. Le street artiste expose ce mois-ci à la galerie Openspace, boulevard Richard Lenoir, des œuvres qui semblent sortir tout droit d'un bug heureux bug de photoshop sous acide ; des tableaux et structures qui ne se laissent pas enfermer dans des cadres y seront à admirer.

L'entrée est, comme toujours, gratuite, alors pourquoi ne pas y faire un tour pour en prendre plein les yeux et les neurones ?

Emma Henning

POUR FÊTER LES 70 ANS DE L'ONCLE PICSOU, DON ROSA À LA COMIC CON DE PARIS

Emma Henning

Bon anniversaire, Oncle Picsou ! Cette année, le personnage le plus pingre de la pop culture fête ses 70 ans. A cette occasion sortent un documentaire, une tournée européenne de son plus célèbre dessinateur et des éditions spéciales du Super Picsou géant et de Picsou magazine. Retour sur un événement clé de la Comic Con 2017 de Paris, qui a eu lieu du 27 au 29 octobre: la présence de Don Rosa en dédicace sur l'ensemble des trois jours. Un invité qui pèse lourd dans le programme.

A la Comic Con 2017, l'une des célébrités-phare de cette année n'apparaissait pourtant pas en tête d'affiche : nul besoin, en effet, de présenter Don Rosa à ses fans français, venus en nombre impressionnant former une très longue file d'attente au milieu de l'étroite Artist Alley de la grande halle de la Villette. Dès l'ouverture à 10h, le vendredi, le stand de Don Rosa a été pris d'assaut. Une famille, arrivée parmi les premiers, a même attendu jusqu'à 16h30 pour pouvoir enfin approcher leur dessinateur préféré des Ducks ! Mais qu'importe puisque, d'après les fans plus que patients présents dans la queue parfois une journée entière, attendre en moyenne entre trois et six heures valait largement le coup: tout est oublié une fois arrivé face au géant Don Rosa, qui prend le temps de discuter chaleureusement avec chacun de ses fans, de leur faire une dédicace ou un dessin, et même de leur glisser dans la poche un des piments multicolores qu'il cultive lui-même avec sa femme et ses deux chiens et qu'il distribue tout au long de ses tournées.

Don Rosa, figure majeure de la bande dessinée pour enfants ?

Le dessinateur originaire du Kentucky est très peu connu aux Etats-Unis, pourtant berceau des aventures de la célèbre famille de canards de Walt Disney. Cela fait en effet quarante ans qu'il a disparu des rayons de ses libraires tandis qu'en France les maisons d'éditions négocient les rééditions collector de La jeunesse de Picsou. Pour sa tournée européenne, Don Rosa s'attend d'ailleurs à voir affluer les fans en nombre, de tous âges et de toutes tailles. En effet, si son dessin est «facile d'accès pour des enfants», nous dit Camille, 35 ans, qui lisait dans les années 90 les Mickey Parade grâce à son grand frère, son style est tout aussi riche pour les adultes nostalgiques ou admiratifs. Don Rosa précise justement, dans la bande-annonce du documentaire à venir qui s'intéresse à sa manière de dessiner les Ducks, qu'il ne s'adresse pas spécialement aux enfants mais surtout aux adultes.

Le processus de création de chacune de ses bandes dessinées pour Walt Disney, arrêtées il y a onze ans, est en effet très dense puisque chaque nouvelle aventure de Picsou entraîne un gros travail de recherches sur les légendes, pays et événements qui y sont évoqués. Et c'est justement ce travail de fond qui rend chaque histoire aussi passionnée et passionnante : jouant avec le réel et le fantasme de certains trésors cachés que Picsou recherche activement avec ses neveux, ces périples dessinés fourmillent de détails visuels et amusants dans les fonds des cases ou en demi-teinte derrière l'intrigue.

Ainsi, dans sa jeunesse, Picsou traverse nonchalamment des épisodes-clés de l'histoire américaine, rencontrant sans le savoir un président des Etats-Unis, participant à la ruée vers l'or dans le Yukon, ou faisant ses armes dans le commerce fluvial en plein développement. «Ce sont des BD plus intelligentes que les autres», décrète Clément, 21 ans, et ancien lecteur de Picsou Magazine. S'il s'est intéressé de plus près au style de Don Rosa, c'est certes parce que lui-même



Le plus riche des canards ©Glénat

dessinait déjà beaucoup petit, mais surtout parce que son style «très détaillé» a suscité son intérêt. Dans ses influences, il croit d'ailleurs retrouver des dessinateurs américains des années 30, des comics très sérieux que «Don» parodie dans ses histoires. Clément évoque notamment le célèbre Norman Rockwell en qui il voit une des ses références pour les fameux détails dans l'arrière-plan.

Aux Etats-Unis, la culture du comics ne s'est pas formée de manière linéaire et chronologique : à l'instar des comics de super-héros, qui possèdent chacun différentes versions parallèles, surajoutées et différant toujours selon les auteurs, les aventures de Donald et Picsou ont été dessinées par une multitude d'artistes, à commencer par leur créateur, Carl Barks. Véritable modèle pour tous ses successeurs, et beaucoup regretté à sa mort en 2000, c'est à lui qu'on doit toute l'origine de cet imaginaire, dont les droits appartiennent pleinement à Walt Disney. Et, pour caricaturer, chaque dessinateur embauché pour poursuivre les histoires des Ducks est toujours payé de manière fixe et limitée, indépendamment de son succès. C'est ce qui explique la simplicité de la retraite de Don Rosa, géant inégalé des aventures de Picsou depuis Carl Barks, et qui n'a jamais reçu ce qu'il méritait, comme l'estiment bon nombre de fans. Un peu triste de ne pouvoir reprendre à son compte des personnages appartenant à la firme de Disney, il regrette de ne pouvoir mettre autant de passion dans un projet original.

Ce personnage de Balthazar Picsou, dont il a développé de multiples facettes et qu'il a tant enrichi au fil du temps, demeure sa plus belle réussite, et ce sont surtout les visages émerveillés de ses lecteurs qui le lui rendent bien.

Un documentaire pour célébrer les meilleures aventures de canards jamais dessinées

Le projet lancé sur Kickstarter pour le documentaire Le Mystère Picsou (The Scrooge mystery en anglais) a dépassé son objectif de près de trois fois en juin dernier. Il y s'agit de suivre Don Rosa qui nous explique son processus de création et nous montre, grâce à une technique de tournage empruntée à un célèbre documentaire de Clouzot du début du XXème, Le Mystère Picasso, comment il dessine ses personnages de manière précise et infaillible. Portant donc en particulier sur Don Rosa en qualité de plus célèbre des dessinateur de ses aventures après l'indétrônable Carl Barks, son créateur, son tournage doit se terminer courant janvier. Quant à sa sortie... rien n'est encore sûr, mais la communauté très forte qui a appuyé son financement permet de garantir que le projet est bien lancé et promet d'être un succès en Europe.

Abasourdi par cet engouement, Don Rosa avoue humblement, durant le panel dédié de la Comic Con le dimanche 29 octobre, qu'il n'y croit pas, que tout lui semble totalement surréel. Et pourtant il comprend que ces personnages continuent de plaire aux lecteurs en grandissant et touchent autant de générations différentes : «je n'ai jamais vu de canards», dit-il en évoquant ses lectures de jeunesse des œuvres de Carl Barks, «ce sont des humains». De vrais être humains, avec leurs défauts, leurs désirs et leurs rêves, et surtout leur formidable capacité à traverser les épreuves en famille. Balthazar Picsou n'est pas qu'un vieux pingre ronchon, Donald un colérique frustré et Riri, Fifi et Loulou trois garnements insupportables.
Don Rosa, en les mettant dans une multitude de situations variées, souvent adossées à des légendes ou des pans d'histoires fantastiques, les ancre tout de même dans une réalité prenante, celle de leurs relations complexes. On découvre au fil des pages des qualités insoupçonnées à ces canards qui en deviennent attachants, mais surtout, au travers de leurs souvenirs, on comprend la formation du caractère de l'Oncle Picsou, qui semblait, jusqu'à l'arrivée du dessinateur, n'être qu'un simple grincheux antipathique.

Le choix de Don Rosa pour raconter l'histoire de Balthazar Picsou est donc loin d'être un hasard. Étroitement lié à son histoire et à son développement, c'est à lui qu'on doit le style final dans lequel il est dessiné, et surtout l'engouement intergénérationnel de fans du monde entier pour des histoires de canards humanisés qui parcourent la planète lors d'aventures plus ou moins extraordinaires. A l'occasion des 70 ans du personnage, il méritait donc largement sa place à la Comic Con de Paris parmi les plus grands artistes de la pop culture.

Et, pour nous faire vibrer à chaque fois que l'on rouvre l'une de ses BD, nous lui disons, du fond du cœur, un grand merci. ■

LA MUSIQUE OU POÉTIQUE DE LA VULGARITÉ ?

Vue le triomphe à la fois populaire et critique de rappeurs comme PNL ou Niska, la question du bon goût semble être définitivement dépassée.

Louise Solal

Une composition musicale, si elle est dite triviale ou peu distinguée, peut être pourvue d'une qualité expressive à part entière, vivifiante et intéressante. Ainsi, la vulgarité est aussi désirée pour elle-même comme pleine positivité. Paradoxalement, la vulgarité deviendrait un enjeu poétique avec lequel joue la modernité.

Vulgaire dans l'urgence

D'abord, le vulgaire fait voir le côté prosaïque de l'industrie musicale. Dans l'urgence capitaliste, il faut vite plaire et faire acheter, notamment dans la pop music. Le beat est prévisible. Dans les clips, les marques pullulent. La vulgarité est froidement calculée. Ainsi, le politiquement incorrect devient économiquement profitable. Ce processus assumé intervient dans la normalisation d'une culture mainstream. La vulgarité perd ainsi sa saveur jusqu'à devenir un standard normatif. Par exemple, dans la grande cavalerie de cette industrie pop, l'objectivation de corps féminins toujours plus dénudés devient un rituel même dans les chansons les plus suaves. Dans le dernier clip estival I'm the One de DJ Khaled, Justin Bieber dévoile sa voix mielleuse sur fond de travellings explicites mettant en valeur des formes féminines jugées avantageuses en bikini.

Dans ce monde capitaliste où l'individu tend à être broyé au profit de l'argent, la musique devient un média privilégié pour s'exprimer dans la banalité de notre condition moderne. Ainsi, l'expression musicale peut s'apparenter à une thérapie psychanalytique : décharger le pathos qui nous incombe. Comme un exorcisme poétique, le rap sensiblement répond souvent à une urgence existentielle : s'exprimer sans censure. Le phénomène Damso en est un miroir particulièrement révélateur. Le rappeur confiait au journal 20 minutes : «Je suis vulgaire, j'assume ça. Je n'écris que sur ce que je connais, et il n'y a rien que je connaisse mieux que moi-même. La musique permet de parler à ce qu'il y a de plus profond en nous. C'est pour ça que la concession, c'est le début de l'échec en art». Son hit «Macarena» sédimentait peut-être la conscience malheureuse d'être un vulgaire et pathétique amant dans une société où les relations sentimentales semblent parfois s'étioler au profit du sexe : «Mais tu sais qu'au lit, plus que lui j'assure/Rappelle-toi quand t'avais des courbatures/J't'avais bien niqué ta race».

Par ailleurs, être grossier, c'est aussi parfois s'exprimer pour les autres au nom d'une destinée commune. Libératrice, la vulgarité rejette le vernis d'une vision du monde édulcorée et lève le voile, parfois avant qu'il ne soit trop tard. Elle devient l'atout d'un prophète efficace et direct. La vulgarité veut susciter l'adhésion au nom d'une urgence politique et devient une forme que prend l'engagement pour défendre des valeurs contestataires. Elle veut provoquer les consciences citoyennes.

Historiquement, par exemple, le mouvement punk se revendique séditieux dans et par sa musique rock rapide, rude et simplifiée. Plus tard, à la fin des années 1980 en France, l'expression de la nouvelle menace représentée par le Front National a trouvé sa voix dans le punk rock grinçant et rudimentaire de Bérurier Noir. En effet, le groupe détourne sa chanson «Porcherie» pour beugler et faire beugler ce célèbre adage : «La jeunesse emmerde le Front National». Fidèle à cette histoire contestataire, Laurent Garnier, le papa de la techno française, terminait son set au Rex Club à Paris par Porcherie moins de deux mois après le premier tour de l'élection présidentielle 2017 lors de laquelle Marine Le Pen récoltait plus de 7,5 millions de voix.

Le vulgaire comme muse

Pourtant, dans la musique, la politique de la vulgarité n'est pas qu'urgente. Elle peut être aussi mûrement réfléchie voire travaillée. Ainsi, le vulgaire devient un matériau poétique à part entière. Le beau naît de ce qui est commun, banal ou réprouvé par les mœurs. Il faut faire épanouir la rate du vulgaire nous dit Baudelaire dans son poème «La Muse vénale». La chanson vulgaire pourrait opérer cette alchimie.

En ce sens, la plume souvent grivoise de Gainsbourg suit cette poétique baudelairienne. Par exemple, sa chanson Sensuelle et sans suite poétise, non sans provocation, la thématique du «coup d'un soir» par des sonorités travaillées et suggestives : «Ça fait crac et ça fait pschtt / Crac je prends la fille et puis pschtt / J'prends la fuite». Aujourd'hui, le rap français suit plus que jamais cette poétique alchimiste avec des textes toujours plus décomplexés et enrichis plus au profit de leur sonorité et de leur rythme efficaces que de leur cohérence sémantique.

Ainsi, la chanson vulgaire suit une démarche tout particulièrement littéraire voire romanesque. Le chanteur, par le biais d'un narrateur, raconte des histoires communes ou banales. C'est le parti pris des choses (d'ici-bas). Ce diseur d'histoire est, en lui-même, une véritable création. Les rappeurs s'amusent parfois à construire au fil de leurs textes des personnages médiocres qui transmettent leur voix poétique. Ces anti-héros modernes se retrouvent notamment dans le rap d'Orelsan ou encore de Lorenzo. Le détournement épique fait sourire, modélise certains même, mais surtout questionne notre rapport à la démarche artistique et au pouvoir évocateur de la fiction. Par exemple, le rappeur Lorenzo s'auto-déclare «empereur du sale» par ce genre de punchlines toujours plus grotesques et insolentes. Féru de mise en scène, Lorenzo, doté de son bob Pokémon pour son clip Fume à fond, chante un hymne à la weed à la fois puéril et misogyne.

Vue le caractère largement grotesque de certains personnages créés par le rap, la quête poétique du musicien semble aussi se trouver dans le jeu avec les limites. Est vulgaire celui qui en fait trop. Le cheminement de l'artiste vers l'excès pousse bien souvent à la créativité. Cette dynamique de l'outrance se retrouve chez des personnalités artistiques telles que Marilyn Manson qui, avec son maquillage clownesque, ses références sataniques ou son savant et dérangeant mélange de pop et de metal indus, s'érige en rock-star destroy. Ainsi, les musiciens jouent avec les limites du genre musical dans lequel ils s'inscrivent : ils veulent tout faire et tout trop faire.

Dans la genèse électronique, l'acid-house puis l'acidcore au milieu des années 1990 naissent d'un rapport inédit aux machines (notamment au mythique synthétiseur Roland TB-303). L'acid veut créer une musique où l'artifice règne en maître dans toute son agressivité avec des kiks courts, distordus et des sons évolutifs, aigus voire sifflants. Les producteurs et DJs veulent en quelque sorte épuiser les possibilités de la machine sans se préoccuper du caractère dit agréable des sonorités. Dès lors, par leur aspect épileptique, les sonorités acid trouvent, en elles-mêmes, leur nouvelle cohérence esthétique.

La modernité dans la vulgarité

Ainsi, à l'origine, l'acid voire le mouvement techno en général déroutaient en contestant les normes musicales en vigueur et en affirmant leurs propres codes et leur propre culture. Parfois incomprise ou même détestée, cette musique (comme le rock ou le punk avant elle) était associée aux dérives et à la fougue d'une jeune génération vulgaire, immature. Dès lors, conscient de son caractère inédit et provocateur, le mouvement acid revendiquait, au sein même de sa musique, un certain mode de vie libertaire d'une jeunesse insoumise et hédoniste. Le désir profondément moderne de provoquer devient simultanément esthétique et éthique. Par exemple, le tempo nerveux et planant du titre Jesus loves the acid d'Ectsasy club suggère musicalement l'expérience d'une montée sous drogue. Tout aussi insolent, le mythique track d'acid-house French Kiss de Lil Louis accueille des inserts d'orgasmes féminins sur plus de quatre minutes lorsque le beat commence à ralentir. La quintessence érotique de ce titre venu de l'underground a pu choquer notamment les plus conservateurs pourtant il est vite devenu un des titres house les plus joués et vendus à travers le monde. La dite vulgarité se laisse ainsi digérer et réactualise nos valeurs morales et esthétiques en permanence.

Ainsi, pour une grande part, la musique se crée et se vit sur le moment à l'abri de certains de nos déterminismes. Elle évolue tout en nous faisant évoluer. Au regard des différentes institutions, son pouvoir rafraîchissant peut être dévalué voire jugé vulgaire. Par exemple, certains mélomanes fidèles au rap old-school dénigrent aujourd'hui encore l'usage récurrent de vocodeurs ou de paroles moins écrites et plus minimales chez des artistes comme Hamza ou PNL. Pour autant, ces distinctions en école restent artificielles car de l'ancien naît du nouveau. Les musiciens innovants se libèrent de certaines traditions. Par exemple, loin de se complaire dans de traditionnelles chansons à textes, Yelle s'engage, avec un de ses derniers morceaux Interpassion, pour diffuser un message universel de paix dans des périodes politiquement sombres. Elle veut faire briller sa pop engagée simplement et naïvement et cela lui sied à merveille : «J'aime les gens / Je trouve ça bien / Quand on s'fait tous des câlins».

Conscient de l'enjeu générationnel à l'oeuvre dans la musique, l'artiste peut aussi aller jusqu'à simuler la vulgarité ou, du moins, l'image que l'on s'en fait. Ce malicieux goût pour le kitsch se retrouve chez des groupes comme Salut c'est cool ou encore Columbine. Ainsi, l'ironie post-moderne se charge de questionner notre rapport à la vulgarité. Pour leur titre parodique «Dom Pérignon», Columbine accumule tous les clichés des enfants terribles de la jet-set sur fond de voix de crécelle et de beats grossiers. Par le rire gêné des auditeurs, fleurissent parfois des interrogations nouvelles sur le pouvoir et les limites de la musique.

Valeur de la vulgarité

Enfin, largement relative à une culture et à une époque, la vulgarité désigne ce qui échapperait cruellement au filtre de l'élégance, du raffinement mais aussi des bonnes mœurs. À cause de leur crudité ou de leur sujet dépourvu de noblesse, les œuvres musicales peuvent être jugées de mauvais goût. Un tel verdict est souvent éphémère car la vulgarité est quelque chose qui se laisse digérer et parfois même apprécier comme un plaisir coupable. Comme la vulgarité s'écarte des normes à la fois esthétiques et éthiques, le musicien peut s'en emparer pour entrer dans la modernité. Ainsi, politique est la poétique de la vulgarité. ■

BORDEL PRÉSIDENTIEL : LA VULGARITÉ EN POLITIQUE

Paul De Ryck

Saperlipopette. Oubliées la « poudre de perlimpinpin » et la « pensée complexe » qui ont forgé son mythe de communicant atypique. Le 4 octobre dernier, le président Macron s'est illustré par une sortie largement reprise dans les médias dans laquelle il fustigeait certains chômeurs, accusés de « foutre le bordel » au lieu d'aller chercher du travail.



Emmanuel Macron et Nicolas Sarkozy en plein échange à propos de leur stratégie de communication. Source : Etienne Laurent / AP / SIPA.

Le président Macron n'en est pas à sa première sortie du genre. Après le « costard » et les « fainéants », entre autres, il s'était auto-proclamé adepte du « franc-parler » ; un élément de langage que reprennent ses alliés, qui vantent « un surgissement du réel dans le discours politique » pour François Bayrou ou le courage « d'arrêter la langue de bois » pour Christophe Castaner. Pourtant, cette stratégie de communication politique, si stratégie il y a, est plutôt mal passée aux yeux de la population française. Outre le mépris de classe assez nauséabond émanant de cette saillie, c'est en effet la forme utilisée qui aurait choqué 57% des Français dans un sondage relayé immédiatement à l'issue d'un incident ayant pris des allures de crise diplomatique dans la presse française. Alors quoi, merde, un Président n'aurait pas le droit de « parler comme les Français », comme le soulignait le porte-parole du gouvernement Christophe Castaner, encore lui, dans une tentative désespérée pour atténuer le raz-de-marée médiatique créé par le chef de l'Etat ?

Dans le cas du président de la République française, ces diverses sorties ressemblent plus à des disjonctions temporaires de son cerveau jupitérien qu'à des éléments de langage préalablement préparés. Ces déclarations rappellent ainsi davantage dans leur impact des fameuses exclamations proférées par un ancien Président, telles que « casse toi pov' con » ou « descends si t'es un homme », qu'elles ne font penser à un franc-parler applaudi par les Français·e·s. Il n'empêche. Que ce soit à l'échelle de la vie politique française comme globale, la vulgarité, autrefois apanage du peuple, s'immisce dans les plus hautes sphères de la société à intervalles trop réguliers pour être uniquement le fruit de dérapages incontrôlés.

La vulgarité et le peuple, une longue histoire

La vulgarité, originellement assimilée à ce qui caractérise la plèbe, est aujourd'hui rapportée de manière quasi instantanée à la grossièreté. Du latin vulgus, « bas peuple », le vulgaire se rapportait ainsi à tout ce qui était populaire, contrastant avec les élites et hautes sphères de la société. On parlait notamment de langues vulgaires, celles parlées par les masses, par opposition aux langues savantes, à l'instar du latin. Le français, langue vulgaire, a ainsi longtemps souffert de son infériorité, en temps que langue barbare, un dialecte bâtard utilisé par le peuple, avant de s'imposer peu à peu et d'être consacré par l'ordonnance de

Villers-Cotterêt en 1539.

Cependant, aujourd'hui, le terme de « vulgarité » évoque en nous d'abord de la grossièreté ; c'est un mot à la connotation hautement péjorative, avant de rappeler son origine étymologique, celle de la plèbe. Pour autant, la figure du peuple n'est jamais loin du vulgaire ; bien que l'on ait délaissé cette association entre le vulgaire et le peuple au profit d'un rapprochement avec la grossièreté, on retrouve encore par exemple dans la notion de « vulgarisation », l'idée de rendre accessible une information à un public non savant. De même, la vulgarité demeure associée aux classes populaires, que ce soit dans les manières de parler ou de se comporter, et c'est sans doute pour cela qu'elle dénote lorsqu'elle est utilisée dans les plus hautes sphères de la Nation.

Ainsi, le discours vulgaire n'est jamais trop éloigné du comportement populaire. En ces temps de crise de la représentativité et de combat acharné entre politiques à qui se montrera le plus proche de ses concitoyens, l'utilisation de la vulgarité dans le discours populaire semble par conséquent d'autant plus fréquente.

La vulgarité, nouvelle stratégie de communication politique ?

Le concept de vulgarité est profondément ancré dans la hiérarchie des différentes classes sociales. Pourtant, tout le monde peut être vulgaire, comme l'a démontré à plusieurs reprises le Président Jupiter. Cependant, cette utilisation d'un langage châtier de la part de représentants du peuple change les vieilles habitudes. La sobriété d'un Mitterrand, l'élégance d'un Jacques Chirac ont-elles été remplacées par la fougue et la grossièreté d'un Emmanuel Macron ? Bien sûr que non. Toujours est-il que les stratégies de communication politique évoluent, et que l'utilisation d'un vocabulaire vulgaire dans le champ politique, qu'elle soit maîtrisée ou non, s'avère de plus en plus régulière.

A l'ère de l'instantanéité de la télévision et surtout d'Internet, de l'omniprésence des caméras à l'affût de « phrases chocs », l'assertion « the medium is the message » de McLuhan n'a pas perdu de son sens, bien au contraire. La communication politique est sans cesse réinventée, les discours repensés en fonction du direct de l'audiovisuel et des réseaux sociaux, avec une influence non-négligeable des méthodes venant d'outre-Atlantique. Le dépassement de la langue de bois prôné par la plupart des politiques, qui utilisent pour l'occasion des mots censés s'adresser au peuple, se traduit ainsi par des sorties médiatiques ponctuées de critiques des « bruits de chiottes » chez Najat Vallaud-Belkacem en mars 2016, ou de l'affirmation de la nécessité d'un président « qui a des couilles » pour mener l'anciennement dénommée UMP selon Bruno Le Maire en 2014.

Les dernières déclarations du président Macron l'ont montré, l'utilisation de termes vulgaires ne reçoit pas forcément un accueil unanime du public. Cependant, le problème réside avant tout dans le fait que, les sorties d'Emmanuel Macron se caractérisaient toutes, au-delà de l'aspect vulgaire, par un jugement profondément méprisant d'une partie de la population française. Le problème serait donc plus le fond que la forme dans ces cas-là. Si ces saillies avaient tout de dérapages incontrôlés, d'autres, en dehors de l'Hexagone, ont su démontrer leur capacité à utiliser la vulgarité de manière fréquente afin de convaincre leur auditoire.

Bien évidemment, un premier exemple de l'utilisation réussie d'un discours vulgaire se retrouve chez l'Oncle Sam. Dans sa quête du pouvoir contre « l'establishment » jusqu'à son arrivée à la Maison Blanche, Donald Trump, qui s'est illustré par de nombreuses ignominies racistes et misogynes, a également réussi à galvaniser son auditoire, certes à coups de fake news, mais également de phrases fortes et particulièrement vulgaires, notamment en novembre 2015 à l'encontre de l'organisation « Etat Islamique » qu'il bombarderait sans hésiter : he would « bomb the shit out of 'em », pour être plus précis.

Nicoletta Cavazza et Margherita Guidetti, professeures de psychologie sociale à l'Université de Modène et Reggio d'Emilie montraient en 2014 en s'appuyant sur la campagne de Beppe Grillo, candidat du Mouvement 5 étoiles aux élections générales italiennes de 2013, que la vulgarité dans le discours politique pouvait avoir un effet positif, bien qu'à nuancer, sur les résultats d'un candidat. Donald Trump, souvent pris en exemple, n'est d'ailleurs pas le seul à utiliser sans hésitation la vulgarité dans ses discours : Rodrigo Duterte aux Philippines, s'est notamment fait remarquer à maintes reprises pour son langage fleuri, comme bien d'autres dirigeants autour du globe.

In fine, l'utilisation de la vulgarité comme un argument politique, que ce soit pour affirmer une idée ou discréditer un opposant, ou encore le pouvoir en place, est loin d'être nouvelle. La publication massive de libelles, des écrits pornographiques ridiculisant Marie-Antoinette ont ainsi eu un effet non négligeable sur la formation d'un esprit révolutionnaire antérieurement dans les mois précédant juillet 1789. La vulgarité demeurait pour autant corrélée, si ce n'est réservée, à un usage populaire.

Dans l'optique de se rapprocher du peuple et de le faire adhérer à ses idées, il n'est cependant pas rare de voir ces derniers temps les hauts représentants de différentes nations utiliser un langage châtié pour promouvoir leurs idées. Le résultat n'est pas toujours à la hauteur des espérances, mais au moins, cela a parfois le mérite de bien nous faire rire. ■

UNE ABRACADABRANTESQUE NOSTALGIE

Ces dernières années, il n'a pas dû vous échapper d'entendre que « Jacques Chirac est cool » ou de voir son visage floqué sur un t-shirt. En effet, l'ex-président est devenu un phénomène culturel malgré lui. Alors que son état de santé se dégrade considérablement, Jacques Chirac incarne plus que jamais, dans l'imaginaire des jeunes d'aujourd'hui, le cool et la modernité et ce malgré ses défauts.

Clara Gabillet



En 1986 à Nouméa en Nouvelle-Calédonie, où il se déplace en tant que Premier ministre

Jacques Chirac est un véritable animal politique : député de la Corrèze, premier maire de Paris depuis 1893 (jusqu'à 1977, la mairie était supprimée et Paris était gouvernée par un président du conseil municipal), ministre, Premier ministre, président de la République… Toutefois, Jacques Chirac en 2017, c'est aussi et surtout son visage floqué sur une flopée de t-shirts mais également la star de blogs remplis de centaines de ses photos. C'est également des pages Facebook « Chirac 2022 » qui militent avec humour pour sa candidature à la future élection présidentielle. Il est la figure du décontracté et de l'élégance à la fois. Il est « swag » tout en défiant l'anachronisme qui s'en accompagne. Jacques Chirac semble être de tous les temps et encore plus d'aujourd'hui.

Le faux fossé générationnel

Il est âgé de 84 ans et, paradoxalement, c'est la génération des 20-30 ans d'aujourd'hui qui s'est emparée de ce phénomène. Ils étaient pourtant bien trop jeunes pour avoir un souvenir éclairé des mandats électoraux de Jacques Chirac. Sa première victoire à l'élection présidentielle remonte à l'année 1995, soit il y a 22 ans. Autant dire que ceux qui ont initié l'idée avaient 10 ans tout au plus lorsque « Chichi » accédait au pouvoir. C'est à cette génération qu'appartiennent Mathieu et JP, les fondateurs du Tumblr Fuck Yeah Jacques Chirac. Ce blog est devenu une référence dans l'enthousiasme suscité autour de l'homme politique. Il recense toutes les

photos les plus décalées de l'homme politique. On le voit dans un avion, les pieds sur le siège d'en face, ou encore à la plage, torse nu. Cette idée leur est venue d' « un délire américain » à travers lequel de nombreuses adresses de Tumblr commençaient par « fuck yeah ». C'est le nom de Jacques Chirac qui leur a semblé évident pour l'adapter « à la sauce française ».

Un engouement récent

Mais alors quand tout cela a commencé ? Pour Mathieu et JP, c'est en partie avec la création de leur blog en 2011. En effet, il y a quelques années, on a commencé à voir fleurir des portraits de Jacques Chirac un peu partout sur les réseaux sociaux. Une pratique nouvelle, un peu sortie de nulle part. Du jour au lendemain, il est devenu une sorte d'égérie de mode. Toutefois, ce n'est pas la première fois qu'on dépeint Jacques Chirac comme un homme décontracté, sympathique et populaire. L'émission Les Guignols de l'info sur Canal+ (1990-2015) transforme l'homme politique en une marionnette proche des Français, qui aime la bonne bouffe et la vie. L'émission a ainsi renforcé les traits caractéristiques de l'homme bon vivant qu'était Jacques Chirac et beaucoup disent qu'elle a aidé à son élection en 1995.

À la cool

C'est avant tout l'homme des années 1970 qui semble avoir marqué notre époque. Mathieu et JP expliquent s'intéresser aux clichés des années 1970-1980, avant son mandat présidentiel. « C'est peut-être ce Chirac en pleine ascension, super fonceur, qui plaît aux jeunes ». Il apparaîtrait alors comme un exemple voire un style de vie à suivre : un homme qui n'a pas la langue dans sa poche, qui gravit les échelons



T-shirt à l'effigie de Jacques Chirac. Graffitee.

Actualité

du pouvoir, fidèle à lui-même, parfois à la limite du beauf. Pour eux, Jacques Chirac « représente une époque récente mais très différente, une France plus libre et apaisée, même si tout ça est un peu fantasmé ».

Durant les années 1970, Jacques Chirac impose un style différent et jeune, portant des costards la cigarette au bout des lèvres. Le dévolu aurait pu être jeté sur un autre personnage de la vie politique française puisque Jacques Chirac n'a pas été le seul à imposer un nouveau style en politique. Valéry Giscard d'Estaing l'avait tenté. Il se voulait proche des Français, mettant en scène des situations assez cocasses. On se rappelle notamment de son invitation aux agents de la collecte des déchets de Paris pour venir dîner à l'Elysée. Quand on demande aux créateurs de Fuck Yeah Jacques Chirac pourquoi ça n'aurait pas pu être lui, ils expliquent que la proximité qu'il cherchait à créer était « un peu factice, forcée » et son physique peu flatteur. Finalement, Jacques Chirac se démarque par son unicité, « son fameux profil, son côté spontané, franchouillard mais en costume sur mesure. »

Sans rancune

Mais alors pourquoi ne lui garder que ses belles actions et paroles ? Lui qui pourtant avait été condamné à deux ans de prison avec sursis pour l'affaire des emplois de fictifs à la mairie de Paris. Cette affaire, très médiatisée, pointait du doigt la rémunération d'employés du Rassemblement pour la République (RPR) par le conseil municipal de la mairie de Paris, deux entités distinctes. Pourquoi se souvenir de ses amusantes citations (vous pouvez d'ailleurs les retrouver dans la Chirac Machine) alors qu'il pouvait se montrer détestable, y compris dans ses mots ? (on se souvient de ces propos sur «le bruit et l'odeur»). Lui qui tenait tête à ses homologues étrangers n'était pas toujours aussi décontracté qu'il voulait bien le montrer. Selon Mathieu et JP, les gens n'ont pas forcément oublié ses zones d'ombres. En revanche, elles auraient ajouté quelque chose « à l'aura et l'humanité du personnage. » Comme si tout lui avait réussi. Pour eux, c'est le mélange parfait : « Gentleman et voyou à la fois, c'est un peu ce qui a inspiré notre slogan «smooth pimping, suave gangsterism». »

Une chose est certaine, c'est qu'il aura marqué par sa personnalité. 83% des Français déclarent avoir un bon souvenir de sa présidence (sondage IFOP). Jacques Chirac est également resté le président préféré des Français. Il reste un personnage moderne dans l'imaginaire des générations actuelles : « aucun autre ancien président ne pourrait faire l'objet d'un culte apolitique comme Chirac ». Et si la nostalgie s'est installée depuis plusieurs années, il est évident qu'elle s'amplifie avec le dégradation de la santé du grand homme politique qu'a pu être Jacques Chirac, aussi controversé puisse-t-il être.

ENTRE ART ET IDENTITÉ
RENCONTRE AVEC ANDREA PICCI

Du 19 au 22 octobre avait lieu la biennale de Paname, l'occasion de découvrir les jeunes artistes contemporain·e·s et leurs œuvres jouant souvent avec une réalité de plus en plus digitale, et surtout aux prises avec des problématiques très actuelles.

Louison Larbodie

Emma Henning

Si ce sont les œuvres elles-mêmes qui sont mises en avant, ce genre d'événements est surtout un lieu de rencontre entre futurs génies et public curieux ; excellente surprise, cette biennale est loin de nous avoir déçu·e·s !

Parmi les installations qui ont accroché notre regard, présentons déjà la collaboration entre Viceland, partenaire de la biennale, et Andrew Miller, qui aime peindre en blanc des objets variés pour les déposséder de leur identification familière. Rassemblant des photographies blanc sur blanc d'artefacts à forte teneur symbolique, comme le drapeau français difficile à identifier sans ses couleurs, une matraque, un tampon ou une grenade, cette installation complétée par un fond sonore de bulletin d'informations fait écho à nos scandales actuels, de la crise de l'Europe et du Brexit aux attentats, en passant par les violences policières et la crise des réfugiés. Le tout, accroché dans une petite pièce blanche elle aussi, incite à s'arrêter un moment pour décrypter le sens de ce que l'on aperçoit. Puis soudain tout s'éclaire ; on refait le chemin jusqu'à l'idée claire et distincte de ces symboles malgré la disparition de leur identité esthétique, dont on se détache finalement pour finir par ne voir, dans ces fantômes d'objets vus et revus, que les tempêtes de gros titres et les échos de débats publics.

Octave Marsal, lui, semble effectuer au contraire un retour au médium traditionnel du dessin et de la gravure, s'affairant à aiguiser sa précision et son sens du détail. A la biennale, ce sont ses dessins inspirés par l'architecture qui conjuguent imaginaires utopiques et trait presque trop réaliste. Le spectateur se retrouve plongé dans les méandres des recoins de ses œuvres en noir et blanc, hypnotisé au point de se déplacer devant elles, s'approchant, se reculant, pour tenter d'en embrasser tour à tour l'ensemble ou le détail, déambulant en esprit dans les méandres de ces rues minuscules qu'on devine entre la multitude de petites habitations construites en ensemble branlant. Nul besoin du renfort des ombres : avec son seul trait maîtrisé, c'est par l'accumulation de détails qu'Octave Marsal parvient à suggérer la profondeur et nous perd agréablement dans ses mondes imaginaires.

Qui rencontrer en premier, c'est la question à laquelle nous sommes confrontés en ouvrant son site internet : Andrea ou Andy ? Le second, Andy, accroche résolument l'attention ; croisé sur les réseaux sociaux, à la vie semblant aussi luxueuse que son empreinte dorée - vie peu questionnée par les autres utilisateurs qui ne voient dans cette création que la célébrité qui y est insérée.

Mais Andrea semble bien détenir l'œuvre la plus complète, lui dont on a pu repérer un projet à la biennale de Paname : Volumen ou Rotulus, selon le sens de lecture, vertical ou horizontal qui détermine le nom du projet, puisqu'il s'agit d'un rouleau de papier à dérouler pour remonter l'historique d'une vie, ou du moins un aperçu bref sur une période donnée. Cette œuvre précise fait donc partie d'un projet à plus long terme marquant, qui vise à donner une dimension physique à nos êtres numériques. En effet, après une lecture d'une longue conversation SMS et du profil Instagram d'un jeune homme qui donne son nom à l'œuvre, nous nous intéressons à l'écriteau.

La personne présente sous nos yeux n'est plus. Décédée quelques mois auparavant, ces supports papiers des faces privée et publique de son identité numérique servent de mémoire tangible de ce qu'elle fut, mais aussi d'hommage rendu à un être montré comme plus complexe qu'une poignée de photographies artificielles sur Instagram. Comment ne pas ressentir une vive émotion et se poser la question de la mort à l'ère du numérique devant cette poignante réalité ? Ici se joue aussi la question de l'être et de ce qu'on laisse transparaître de nos vraies vies sur internet, du profil public et de l'intime, des images affichées à la vue de tout internaute ou des mots précieux échangés entre amis proches, en privé…

Quand on le questionne sur le sujet, il nous explique que c'est un rapport au réel qui le travaille depuis sa maîtrise à la Saint Martins à Londres, mais qu'il ne se voyait aborder sans connaître la personne, ne pouvant parler de quelqu'un à travers

les seuls paramètres publics de son profil, un individu étant plus complexe, et méritant un biopic traduisant sa richesse, et la preuve de son existence.

Si les thèmes abordés dans son œuvre sont récurrents, la manière de procéder, elle, ne cesse d'innover. Nous avons déjà mentionné le Rotulus, IMNOTFAMOUS semble tout aussi intéressant de ce point de vue de construction de la réalité. Ce projet est directement aux prises avec la réalité médiatique, notamment en ce qui concerne l'image de la célébrité. Sans trop en dévoiler, disons qu'Andrea a, à un moment de sa vie, joué sur sa ressemblance avec le chanteur anglais Pete Doherty et, en « cherchant » le paparazzi, a récolté un buzz bien au-delà de ses espérances qui s'est achevé en désinformation à la une de journaux aussi connus que Le Parisien. Pour lui, le numérique est finalement bien un matériau que l'on peut travailler en tant qu'artiste, et avec lui se rejouent des thématiques de construction sociale, médiatique et, somme toute, identitaire. Sur son site, ses projets eux-mêmes sont référencés par un # et empruntent à notre mode de fonctionnement dématérialisé et pourtant si actuel et irréel.

Mais son projet le plus abouti, le plus ambivalent et fascinant correspond aux personnages qu'il développe et exploite, poussant la question des réseaux sociaux, de la célébrité warholienne et de la démarche artistique à son paroxysme, amenant le digital art à un autre niveau. Andy, Golden boy Dandy, proche d'un Mr Brainwash, mérite une attention et un regard aiguisé, qui nous met face à nos propres contradictions. Pousse-t-on notre réflexion assez loin, dans l'instantanéité numérique, pense-t-on suffisamment les informations et le médium ?

Si aucune réponse n'est apportée, Andrea est lui résolument un poseur de questions. ▪

Damien Moulierac - Biennale de Paname - Emma Henning



CENTRAFRIQUE : LA FACE SOMBRE DE L'ONU

L'heure est à la remise en question de l'action de l'ONU dans un pays qui n'est que l'ombre d'un Etat, livré à la violence des milices, et à l'avenir toujours aussi incertain.

Mathilde Musset

Le Secrétaire général des Nations unies, António Guterres, était en Centrafrique du 24 au 27 octobre, alors que les massacres de populations musulmanes par des milices chrétiennes reprennent graduellement depuis mai, avec déjà plus de 250 morts. La dernière attaque a eu lieu le 18 octobre dans la région sud du pays, au village de Pompolo près de Bangassou, et a fait 26 morts et de nombreux blessés. Alors que l'opération française de maintien de la paix « Sangaris » s'est achevée il y a de cela un an, la violence continue. António Guterres s'est rendu sur place pour remettre ce « pays oublié »[1] dans l'agenda politique du Conseil de Sécurité des Nations unies. Celui-ci doit renouveler le mandat de la MINUSCA*, mission de protection des Nations unie, avant l'échéance du 15 novembre prochain.



La visite du Secrétaire Général des Nations Unies, Antonio Guterres, est capitale pour l'avenir humanitaire, militaire et politique de la Centrafrique - Tous droits réservés, photo officielle de la MINUSCA - prise le 24/10/2017

Si António Guterres est venu à Bangui, la capitale, en ce 24 octobre, c'est bien par convergence des actualités. Premier symbole fort de son voyage, la célébration de la Journée des Nations unies et un hommage aux casques bleus du monde entier alors que de nombreuses critiques entachent la mission des casques bleus dans le pays. Entre autres, l'échec de la mission de protection des populations civiles, et des accusations de violences sexuelles. Si l'image de l'ONU est bafouée, c'est bien parce que les forces onusiennes sont devenues elles-mêmes la cause d'une partie des souffrances du peuple centrafricain. Ou en tout cas sont accusées de l'être.

Résoudre une «crise oubliée» dans un pays «qui n'existe pas»

Le Centrafrique, ou la République Centrafricaine (RCA), aux frontières déterminées par la colonisation française sous le nom des fleuves Oubangui et Chari, est aujourd'hui perforé de l'intérieur par le pouvoir des seigneurs de guerre et de leurs trafics des ressources du pays : diamants, uranium, pétrole. Souvent, leur pouvoir s'étend aux pays limitrophes de l'Afrique équatoriale, eux aussi particulièrement instables (Cameroun, Congo, Soudan et Soudan du Sud, Tchad). L'Etat y est inexistant[2] : pas de police, pas de justice, le territoire contrôlé à 80% par les milices. Avec un demi-million de déplacés, avec l'Indice de Développement Humain le plus bas de la planète - 188ème place sur 188 - le Centrafrique subit à nouveau une année catastrophique.

Faustin-Archange TOUADERA, l'actuel président élu en 2016, reste paradoxal sur le rôle des FACA*, forces gouvernementales centrafricaines, et refuse de les engager dans la guerre civile, par peur d'un énième coup d'Etat militaire. Ce sont les conséquences des massacres perpétrés par la coalition de forces musulmanes armées, la Séléka*, lors du coup d'Etat du 24 Mars 2013. Elle s'est emparée du pouvoir par la force et a chassé le président au pouvoir, François Bozizé. Les combats ont fait des centaines de morts à Bangui et ses environs, surtout dans la communauté chrétienne. Depuis, la coalition a éclaté en de multiples entités, et affronte des

bandes armées chrétiennes* « à base ethnique et au réflexe d'autodéfense communautaire »[3]. Depuis plusieurs années, le pays est à feu et à sang.

C'est à la suite de ces évènements que l'ONU vote la résolution mettant en place la MINUSCA ainsi que le début de l'opération française Sangaris sous le contrôle du président François Hollande, qui se terminera le 31 octobre 2016. L'absence d'un service de police formel dans le pays ne laisse qu'une loi à l'œuvre, celle du plus fort. Les populations se protègent ainsi derrière des milices qui parfois les protègent parfois les abusent, constate[4] Libération. Pourtant, le Secrétaire général maintient : « Il n'y a pas de guerre religieuse qui ne soit le résultat de manipulations politiques de quelques-uns qui servent leurs intérêts propres ». « L'ONU est là pour vous aider à faire la paix ; privilégiez le dialogue », cite RFI dans son article du 27 octobre. Car António Guterres a fait le déplacement pour faire venir des financements grâce à la couverture médiatique : au moment où, au sein du Conseil de Sécurité permanent, les Etats-Unis de Donald Trump ferment les robinets de l'aide à l'international, il faut pouvoir financer la MINUSCA. Il y a pourtant bien eu un programme de redressement du pays sur cinq ans présenté l'année dernière à l'Union Européenne, permettant aux bailleurs de fond du pays d'obtenir une promesse de 2,2 milliards de dollars de la part de Bruxelles, et 500 millions de la communauté internationale. Pourtant, les sommes n'ont toujours pas été payées et seulement 40% des 500 millions ont été investis.

Une présence qui aggrave les tensions

Les 10 000 soldats présents sur place depuis le 10 avril 2014 proviennent de contingents des pays voisins, comme la République Démocratique du Congo, le Cameroun, le Gabon, le Rwanda et la Zambie, mais proviennent également de pays où la religion musulmane est prédominante : Maroc, Pakistan. Ainsi, alors que les casques bleus se veulent être une force de dissuasion et de protection, les tensions se retournent contre eux et ils deviennent des cibles. RFI note dans un article du mois de juillet que les « Marocains sont ceux qui essuient les plus lourdes pertes depuis le début de l'année ». Soit sept soldats sur les dix casques bleus tués depuis le début de l'année 2017. Les anti-balaka* cultivent la haine du musulman toutes nationalités confondues, dans un engrenage de représailles.

Leur présence renforce les tensions dans ce conflit teinté de guerre de religion entre les quartiers chrétiens et musulmans. Dans le reportage Centrafrique : huit-clos à Bangassou, diffusé le 28 octobre sur ARTE, les populations chrétiennes expriment leur sentiment que les casques bleus ne sont pas impartiaux : les « Marocains » seraient là uniquement pour les minorités musulmanes en fuite. Dans l'autre camp, les réfugiés musulmans ne montrent pas plus de confiance dans les casques bleus, qui les auraient, disent-ils, abandonnés à leur sort le 13 mai dernier, lors de l'attaque des anti-balaka dans le quartier de Tokoyo : « Pourquoi, alors que l'on savait qu'il y avait deux blindés au niveau de la mosquée, ils sont partis pendant le massacre ? ». Cette attaque avait fait plus d'une centaine de victimes en plus des exactions et viols. Le dernier rapport de Human Rights Watch sur la région, publié ce mois-ci, fait état de l'utilisation du viol comme arme de guerre. Des accusations similaires contre la MINUSCA viennent un peu plus détériorer les relations avec la population, mais aussi avec la communauté internationale. En juin 2017, la MINUSCA renvoie 600 casques bleus congolais accusés de violences sexuelles, notamment sur mineurs, selon France24. Ce n'est pas sans rappeler la polémique autour de l'opération Sangaris : des soldats français avaient été accusés de faits similaires. Aucune mise en examen prononcée.

En clôture de sa visite, à l'Assemblée nationale centrafricaine, António Guterres tente de rassurer les députés sur la neutralité et les objectifs de la MINUSCA et propose l'envoi supplémentaire de 900 soldats. Car il s'agit bien d'un manque d'effectifs et d'un manque de moyens, d'après le journal Le Monde (28/10/2017). Lors de la dernière attaque du 18 octobre, les anti-balaka n'ont pas hésité à faire face à l'hélicoptère de la MINUSCA, qui a dû renoncer à intervenir à Pompolo Pourtant, cela semble encore trop peu. Selon Thierry Vircoulon, chercheur associé à l'Institut Français des relations internationales (IFRI) interrogé par Géopolis : « Ils sont nécessaires pour reprendre le contrôle de certaines villes. Mais cela ne va pas résoudre la crise. » ■

MINUSCA : Mission multidimensionnelle intégrée des Nations unies pour la stabilisation en Centrafrique (10 avril 2014 – 15 Novembre 2017, si non renouvellement du mandat).

FACA : Forces Armées Centrafricaines, anciennes forces gouvernementales du président Bozizé.

Séléka : « Union », en langue sango. Il s'agit d'une coalition de groupes rebelles centrafricains née en décembre 2012, constituée des branches dissidentes de plusieurs mouvements armés du nord de la Centrafrique ainsi que de combattants tchadiens. Ses officiers et recrues sont en majorité musulmans. La Seleka est dissoute officiellement en septembre 2013 après avoir défait le président François Bozizé, mais tous ses combattants ne sont pas désarmés (définition de Médiapart).

Anti-balaka : Groupes d'autodéfense locaux centrafricains ayant pris les armes en 2013 pour combattre la Seleka, avec le soutien de partisans du président déchu François Bozizé et d'anciens de l'armée régulière centrafricaine (les FACA). Ses officiers et recrues sont en majorité animistes et chrétiens. L'origine de leur nom est contestée : il viendrait de « balaka », « machette » en langue gbaya, ou de « balles AK », en référence au fusil AK 47 (définition de Médiapart).

[1] Libération, Une du 24/10/2017

[2] Voir TUQUOI Jean-Pierre, Oubangui-Chari : le pays qui n'existait pas, La Découverte, Août 2017

[3] Thierry VIRCOULON, chercheur associé à l'Institut Français des relations internationales (IFRI) interrogé par Géopolis, 29/10/2017

[4] Libération, Une du 24/10/2017

LA FRANCE ET LE FRANÇAIS À L'HONNEUR À LA FOIRE DU LIVRE DE FRANCFORT

La Foire Internationale du Livre de Francfort est la plus grosse foire du livre au monde. Chaque année, un pays est mis à l'honneur, et 2017 était l'année de la France, mais aussi et surtout du français en tant que langue d'accueil et d'hospitalité. Mais la Buchmesse, ce n'est pas que de la littérature, c'est aussi l'occasion de s'interroger sur des questions plus profondes : culture, société, politique, philosophie, histoire.

Manon Vercouter

Plus grande foire aux livres du monde, la Foire du Livre de Francfort – la buchmesse – rassemble environ 300 000 visiteurs pour 7 000 exposants chaque année. Autant dire que l'on s'y perd vite ! Cette année, la France, et plus particulièrement le français comme langue d'hospitalité, étaient à l'honneur.

Défilé à la foire de Francfort

Politique, jeunesse, BD… De nombreux thèmes ont été traités. De même, la Foire a accueilli un grand nombre de journalistes, d'équipes radio et télé (Arte, France Info…), de maisons d'édition, et de personnalités : le président français Emmanuel Macron, la chancelière allemande Angela Merkel, la reine de Belgique, plusieurs ministres allemands, de nombreux auteurs comme Paula Hawkins, Patrick Chamoiseau, Alain Damasio, Eric Vuillard, Laurent Gaudé, Leïla Slimani, Nancy Huston, Alain Mabanckou, Marie NDiaye, Dany Laferrière, des auteurs-chanteurs comme Gaël Faye, des illustrateurs tels que Pénélope Bagieu, Guillaume Long, Lisa Mandel, Cy, Guy Delisle…

Histoire, France et colonialisme

La mise en avant du français comme langue d'accueil a permis d'aborder de nombreuses thématiques relatives au colonialisme et à l'histoire française. En effet, de nombreux auteurs vivant en dehors de la métropole ont pu venir à Francfort afin de présenter leurs œuvres et leur vision de la France en tant que français vivant en dehors de la métropole, mais aussi des auteurs étrangers qui ont choisi d'écrire en français.

Dans le cadre des conférences organisées par le European Lab, Leïla Slimani et Kamel Daoud ont d'ailleurs débattu sur cette relation conflictuelle qui existe entre la France et le Maghreb aujourd'hui.

Leïla Slimani, journaliste et écrivaine franco-marocaine, a reçu le prix Goncourt 2016 pour son deuxième roman, Chanson douce tandis que Kamel Daoud est un écrivain et journaliste algérien connu pour ses nombreuses déclarations remettant en cause l'islam. Il a d'ailleurs justifié son choix d'écrire en français et non en arabe car il considère que « la langue arabe est piégée par le sacré, par les idéologies dominantes. On a fétichisé, politisé, idéologisé cette langue. »

Crise démocratique, urgence de la littérature : le choix de sa langue d'écriture

Face aux troubles politiques, faut-il invoquer l'urgence de la littérature ? C'est l'une des questions qui a été abordée au cours de l'une des conférences organisée par European Lab. Comme Kamel Daoud l'explique : « on meurt car on cesse de croire en sa propre histoire ». Or écrire est le vecteur qui permet de faire perdurer cette croyance. Qu'il écrive dans sa langue natale, ou pas, peu importe. Après tout le langage n'est qu'un outil, comme un autre.

Le langage est paradoxal puisqu'il est limité, mais c'est également le

seul support qui permet d'évoquer les notions les plus simples mais aussi les plus complexes qui soient. Les faits, mais aussi les émotions. Le rôle de l'individu, et plus particulièrement de l'auteur, n'est pas d'être concis, précis, ou vrai. L'auteur ne fait que produire son expression langagière singulière qui a été formée par son histoire et son ressenti.

D'ailleurs, la question sur la situation de la langue française au Maghreb a concentré les débats. Face au conflit linguistique entre l'arabe comme langue officielle et les autres dialectes de la région, il se trouve que beaucoup d'auteurs maghrébins choisissent d'écrire en français aujourd'hui, un choix parfois critiqué comme un « retour en arrière », une acceptation du colonialisme, un refus de son identité…

Pour Leïla Slimani, au contraire, ce choix met en avant « la façon dont les Maghrébins se sont appropriés la langue française ». Pour elle, le français ne devrait plus être considéré comme un héritage colonial imposé et « doit sortir du discours de victimisation trop souvent utilisé comme excuse. »



© Manon Vercouter / Maze

D'ailleurs, Kamel Daoud et son franc-parler nous mettent ainsi en garde : les fondations démocratiques sont bien plus fragiles qu'on ne le pense. C'est à l'écriture de transcender l'identitaire afin de faire face à ce que Patrick Chamoiseau nomme «l'assombrissement planétaire».

Une littérature engagée

Ainsi, le choix d'écrire en français n'est pas une soumission, c'est un choix engagé - politique et littéraire. La littérature peut reconstituer, reconsolider la base démocratique, comme l'explique Patrick Chamoiseau. Face au vide utopique des programmes politiques, la littérature offre une échappatoire à ce pragmatisme ambiant si sombre. Après tout, l'art est un transformateur d'énergie. Il transforme nos perceptions, nos conceptions, et la littérature a un rôle à jouer dans la sphère politique, comme l'explique Alain Damasio.

La littérature accompagne un processus émancipateur par le paysage politique et sociétal qu'elle dépeint de sa plume acérée. Comme Éric Vuillard explique, « ce que nous appelons littérature est né avec les processus révolutionnaires et les hommes de lettres. La vie d'un parfumeur est d'autant plus passionnante que celle de Phèdre, car le parfumeur est plus accessible. »

Il ne faut néanmoins pas oublier que la littérature peut s'oublier dans son rôle d'incubateur de changements, comme l'illustre l'ouverture du dernier paragraphe de L'Ordre du Jour d'Éric Vuillard : « On ne tombe jamais deux fois dans le même abyme mais on tombe toujours de la même manière dans un mélange de ridicule et d'effroi. » D'où la nécessité d'allier créativité littéraire et conscience politique. Crise de la démocratie, urgence de la littérature !

LES OPIOÏDES : DÉFI DE SANTÉ PUBLIQUE AUX ETATS-UNIS

Astrig Agopian

« Avec environ 142 décès d'Américains chaque jour, les Etats-Unis subissent un nombre de morts équivalent à un 11 septembre toutes les trois semaines, » a souligné la Commission on Combating Drug Addiction and the Opioid Crisis (Commission chargée de combattre l'addiction aux drogues et la crise des opioïdes), dans son rapport intérimaire remis en mai dernier au Président Donald Trump. Quels sont ces produits ? Pourquoi parle-t-on d'urgence ? Retour sur quelques chiffres et de grands enjeux politiques.

Que sont les opioïdes ?

Les opiacés sont des substances issues de l'opium. Les plus connues sont la morphine et la codéine. Les opioïdes sont les drogues synthétiques dérivées partiellement ou totalement de l'opium et ayant des effets similaires. Les plus connues sont l'héroïne, la morphine et la méthadone. De nombreux autres médicaments contenant de l'alcaloïde, principe actif de la morphine sont également concernés. Depuis des siècles, ces substances sont utilisées par différentes civilisations dans la médecine pour leurs vertus analgésiques. On connaît également l'accoutumance et les addictions qui peuvent en résulter. Les produits prennent diverses formes : cachets, sirops, injections.

D'où viennent-ils ?

La majorité des opioïdes sont produits en Chine et dans le sud de l'Asie. Ils arrivent aux Etats-Unis par la terre ou par voie postale. Des laboratoires clandestins qui fabriquent des drogues synthétiques existent également sur le territoire américain et au Mexique. On peut les acheter dans la rue « à l'ancienne » mais aussi désormais sur internet en utilisant le « dark web » et en réglant ses achats en bitcoin.

Quel est problème ?

Dans les années 80, l'industrie pharmaceutique commence à vendre des opiacés tout en menant une campagne visant à nier les liens entre dépendance et médicaments à base d'opium. Dans les années 2000, les régulations deviennent moins strictes. Les prescriptions et la consommation d'opiacés explosent alors. Entre 1999 et 2014, selon le Centers for Disease Control (CDC), les prescriptions d'opioïdes ont quadruplé.

60 000 personnes sont mortes d'overdose de produits opioïdes en 2016 aux Etats-Unis selon les chiffres de l'Office des Nations Unies contre la drogue et le crime (ONUDC). Les Etats-Unis consomment à eux-seuls près de 80% de la production mondiale d'opiacés. Les exemples dramatiques se multiplient : familles décimées, enfants morts d'overdose et bébés naissant en manque à cause de l'addiction de leurs mères.

Les Etats-Unis consomment à eux-seuls près de 80% de la production mondiale d'opiacés.

Les catégories de population concernées sont très diverses : ce n'est pas un problème propre aux communautés pauvres ou marginales comme l'imaginaire collectif pourrait le laisser penser. Les mères de banlieue bourgeoise, les athlètes se remettant d'une blessure, des adolescents : n'importe quelle personne ayant eu recours à un médicament pour une courte période peut développer une dépendance et tenter par la suite de se procurer encore plus de produits opioïdes.

Comment lutter contre ce fléau ?

« La crise des opioïdes est une urgence, et je le dis officiellement tout de suite c'est une urgence. C'est une urgence nationale. Nous allons passer beaucoup de temps, beaucoup d'efforts et d'argent dans la crise des opioïdes » a déclaré Donald Trump dans son discours le 8 août dernier.

L'une des premières luttes à mener est celle qui vise à empêcher les médecins et les pharmaciens de distribuer illégalement les opiacés. Mais il faut également lutter contre les individus qui trafiquent des ordonnances ou font la tournée des médecins pour se procurer des doses importantes d'opioïdes.

Mais cette lutte, démarrée par Barack Obama, n'est pas suffisante. S'ils ne peuvent plus se fournir chez les médecins et les pharmaciens, beaucoup d'accros se tournent vers le marché illégal. Le trafic de drogue illégal est également un grand chantier pour les pouvoirs publics. Le débat sur les meilleures stratégies pour éliminer le problème est encore loin d'être résolu.

Si la commission de lutte contre la dépendance aux drogues, créée par Donald Trump, a préconisé la déclaration de l' « état d'urgence sanitaire » ce n'est pas seulement pour marquer l'importance de la crise, mais aussi pour débloquer des fonds qui permettraient de traiter la crise. Les gouverneurs des Etats tentent également de lutter contre ce fléau en prenant des initiatives à l'échelle locale. Par exemple, le gouverneur du Missouri, Eric Greitens, a lancé un programme de surveillance des prescriptions de médicaments en juillet 2017. L'efficacité de ces mesures reste cependant à vérifier dans les mois qui viennent.



OxyContin

DISCRIMINATIONS DANS LE MONDE DE L'ART : LA RÉSISTANCE CRÉATIVE DES GUERRILLA GIRLS

Justine Madiot

New York, Los Angeles, Bilbao, Istanbul, Londres, Mexico City, Rotterdam, Sao Paolo, Shanghai, Paris, Cologne : les Guerrilla Girls interviennent aujourd'hui partout dans le monde. Ce groupe activiste d'artistes féministes luttent contre les discriminations de genre et de race dans le monde de l'art depuis plus de trente ans déjà.



Revisite de l'affiche du MET à l'occasion de l'exposition G I R L - Curated by Pharrell Williams à la Galerie Perrotin en 2014. © Guerrilla Girls

Le groupe des Guerrilla Girls a été fondé en 1985 aux Etats-Unis, suite au constat sans appel de l'absence des femmes artistes dans les musées. Les manifestations spontanées de femmes et artistes devant les musées, dans les années 80, ne portant pas leurs fruits, « Kathe Kollwitz » et « Frida Kahlo » décident de créer le groupe pour mieux critiquer la situation et, surtout, pour définir une nouvelle stratégie de manifestation. Les Guerrilla Girls interviennent dans l'anonymat le plus total : à l'instar des fondatrices, les membres du groupe empruntent les grands noms féminins de l'art pour préserver leur identité, et aussi pour rappeler à la mémoire de tous ces artistes négligées par l'histoire de l'art. À chacune de leurs apparitions publiques, elles portent des masques de gorilles pour cacher leur visage. L'anonymat leur permet de mettre l'accent sur leurs actions et leurs idées, non leur personnalité, tout en protégeant leur vie personnelle. En 2000, les Guerrilla Girls auraient déjà compté une centaine de membres, mais on ne connaît pas leur nombre exact. Un de leurs slogans : « We could be anyone and we are everywhere » (« Nous pourrions être n'importe qui et nous sommes partout »).

Les consciences du monde de l'art

Pour attaquer le sexisme et le racisme du monde de l'art, les Guerrilla Girls ont défini des stratégies d'action efficaces et inchangées depuis trente ans.

Elles utilisent les faits, l'humour et des visuels chocs qui révèlent les injustices dont personne ne veut parler. Leur art engagé et protestataire, inspiré du street art et des canons publicitaires, allie aux faits bruts des images humoristiques et colorées, accompagnées de slogans volontairement choquants. Le but est de frapper le spectateur et de faire réagir les acteurs influents du monde de l'art. Le groupe se veut résolument gênant : les noms de certains artistes, galeristes, directeurs de musées, sont régulièrement cités en mauvais exemple, aux côtés de statistiques difficiles à remettre en cause. Au delà la solidité des chiffres, issus des enquêtes et des collectes de données organisées et menées par les Guerrilla Girls elles-mêmes, l'humour joue un rôle primordial dans le dispositif. Le groupe l'a mis au service de ses idées : les masques de gorilles, les slogans et les visuels décalés profitent à leur message en le dédramatisant ; ils dérident, séduisent et persuadent le spectateur, qui accepte ainsi de se confronter à une réalité bien moins amusante. Il ne détourne plus le regard, et le débat et les discussions peuvent alors commencer.

Pour sa première performance, le groupe avait collé, dans les rues de sa ville, des affiches décrivant le manque de représentation des femmes et des personnes racisées dans les musées. Avec le temps, son champ d'action s'est étendu. Aujourd'hui, les Guerrilla Girls critiquent également l'industrie du cinéma, la culture populaire, le monde politique dès lors qu'ils véhiculent des stéréotypes, perpétuent des discriminations et menacent les droits des femmes. Elles produisent en plus de leurs affiches, des autocollants, des livres, des vidéos, et elles organisent des réunions publiques pour présenter les résultats de leurs recherches sur les inégalités. Elles interviennent désormais dans des musées, des galeries, des universités, diverses institutions qu'elles blâment pour leurs propres pratiques discriminatoires.

Régulièrement, certaines statistiques sont mises à jour : celles du MET ont été les premières à être établies, à l'occasion de l'exposition An International Survey of Painting and Sculpture. Cette exposition de 1989 établissait un état des lieux de l'art contemporain… avec 13 femmes sur 169 artistes exposés. Leur art étant axé sur les données, les Guerrilla Girls ont rapidement organisé des comptages dans les musées pour établir le ratio entre artistes femmes et hommes dans les expositions, et se servir de ces chiffres ensuite. En 1989, 5% des œuvres étaient créées par des femmes dans la section art moderne du MET ; en 2012, moins de 4% l'étaient. Ces mises à jour régulières permettent de créer une base de données inédite pour ce domaine d'activité. Pour tout le travail de dénonciation et de visibilisation qu'elles fournissent, les Guerrilla Girls se revendiquent comme les consciences du monde de l'art, qui ne devrait pas être, selon elles, le simple reflet de l'hégémonie culturelle des hommes blancs.

Une révolution féministe

Toutes ces revendications s'inscrivent dans un féminisme revendiqué et réinventé par les Guerrilla Girls. Elles déclarent vouloir faire du féminisme « funny and fashionable » (« drôle et chic ») et faire disparaître les tabous et les préjugés qui entourent le « f word ». L'esthétique et l'humour de leurs productions artistiques y participent d'ailleurs grandement. À l'époque de la création du groupe, les Etats-Unis connaissent un retour vers le conservatisme ; le groupe, au contraire, est en réaction, et étend sa réflexion féministe à des problématiques délaissées par les mouvements déjà existants. Leur démarche est inspirée des travaux de bell hooks, en prenant une orientation anticoloniale, antiraciste, et s'inscrivant donc dans une perspective intersectionnelle. Les Guerrilla Girls pensent le genre, la race, la classe et leurs interactions pour mieux définir les discriminations.

En trente ans, les champs d'action du groupe se sont élargis, et leur critique s'est tournée vers d'autres mondes. En effet, les inégalités existent partout, et leur féminisme s'attaque donc à un système global, et pas uniquement au monde de l'art. L'affiche ci-dessous vise l'industrie cinématographique et l'illusion égalitaire, quand les modèles féminins qu'elle propose correspondent aux canons artificiels de beauté attendus par le regard masculin. Son titre ironique et acerbe cristallise l'opposition radicale entre d'un côté le féminisme et les combats des Guerrilla Girls, et de l'autre l'image qu'une société et une industrie dirigée par des hommes construisent autour des corps féminins, sous couvert d'égalité.

La figure du gorille, utilisée par les Guerrilla Girls à la fois comme masque et dans plusieurs de leurs créations, questionne et modifie justement cette version stéréotypée de la beauté dans la culture occidentale :

> « Les Guerrilla Girls, qui portent les masques d'une grande créature de la jungle, hirsute et puissante, dont la beauté est peu conventionnelle, (...) croient que tous les animaux, grands ou petits, sont beaux à leur manière. » -
> *Guerilla Girls, Bitches, Bimbos and Ballbreakers, The Guerrilla Girls' Illustrated Guide to Female Stéréotypes, Londres, Penguin Books, 2003.*

La symbolique du gorille

L'idée des masques de gorille serait partie d'une simple erreur orthographique à l'occasion d'une réunion, entre gorilla et guerrilla. Depuis, l'animal est devenu le symbole du groupe, et malgré son apparition fortuite, il

se trouve être en adéquation avec ses idées. En effet, le gorille appartient à l'imagerie de la culture populaire, dont les Guerrilla Girls sont proches. De plus, il est souvent associé, dans les médias occidentaux, à des images de singes apprivoisés, ou de singes capturés, emprisonnés. Le groupe se sert de cette image comme d'une exhortation à la liberté et à la rébellion, notamment contre la domination masculine elle aussi associée au gorille.

> « Et surtout soyez un grand gorille. En 1917, Kafka a écrit une nouvelle « A Report to An Academy » dans laquelle un grand singe parlait de ce que c'était que d'être pris en captivité par un groupe de diplômés, du genre intellectuel. L'histoire se termine avec le singe complètement apprivoisé et brisé par ces universitaires stupides. Mais dans une version antérieure, Kafka raconte une histoire différente. Le singe termine son récit en demandant aux autres singes de ne pas se laisser apprivoiser. Il dit plutôt : « brisez les barreaux de vos cages, faites une ouverture, faufilez vous au travers… et demandez-vous où VOUS voulez aller ? » -
> *«School of the Art Institute of Chicago commencement adresse», archive, sur Guerrilla Girls.com, 22 mai 2010.*

Plus de trente ans après la création des Guerrilla Girls, leurs actions ont contribué à une prise de conscience et à quelques changements dans le monde de l'art. Malgré tout, leur combat reste toujours d'une grande actualité, et l'efficacité de leurs stratégies inchangée depuis 1985 montre bien que leurs missions restent les mêmes. En 2017, le groupe a présenté à Londres les résultats de son enquête menée auprès de centaines de professionnels du monde de l'art en Europe. L'enquête s'intitulait « Is it even worse in Europe ? » (« Est-ce que c'est encore pire en Europe ? »)… et sa conclusion a été présentée sous le nom « It's even worse in Europe ! » (« C'est encore pire en Europe ! »). En intervenant dans de nouvelles régions du monde, et en y réalisant des enquêtes, le groupe démontre la pertinence de son existence, de sa permanence et dévoile le chemin qu'il reste à parcourir. Les récentes attaques visant l'industrie de la musique, et surtout les clips vidéo, promettent d'ailleurs de belles actions à venir pour les Guerrilla Girls, qui renouvellent par-là leur esthétique et leurs actions. ■

NOUS

Pourquoi pas vous ? maze.fr/recrutement

Directeur de la publication
Directeur de la rédaction
Baptiste Thevelein

Directeur-adjoint de la rédaction
Kevin Dufrêche

Directrice artistique
Christelle Perrin

Directrice de la communication
Sofia Touhami

Secrétaire de la rédaction
Thomas Dufraine

Pôle communication
Zoë Louvard
Éléonore Saumier
Estelle Meulet
Marion Bothorel
Mélanie Nguyen
Roxane Thébaud
Fanny Rochelet

Rédaction en chef des rubriques
Paul De Ryck, actualité
Noémie Villard, musique
Diane Lestage, cinéma
Marie Daoudal, littérature
Dorian Le Sénéchal, écrans
Emma Henning, art
Marie Puzenat, style

Secrétariat de rédaction
Eloïse Bouré
Emma Henning
Johanne Lautridou
Marion Bothorel
Marion Zitoli
Sarah Francesconi

Rédaction
Adam Garner | Adam Khemila | Agathe Hugel | Alice Monnery | Alicia Volturo | Alénice Legoux
Amélie Coispel | Angelina Paolini | Anthony Blanc | Antoine Bretecher | Arthur Martineaud
Astrig Agopian | Benoît Michäely | Camille Aujames | Camille Bluteau | Candice Motet-Debert
Caroline Fauvel | Cassandra Jopha | Cassandre Tarvic | Charles de Quillacq | Charlotte Gaire
Charlotte Jouhanneau | Chloé Fougerais | Clara Gabillet | Clémence Thiard | Clémence Turlotte
Cléo Schwindenhammer | Cécile Truy | Céline Quintin | Dearbhla O'Hanlon | Eloïse Bouré
Elsa Mahi | Eléonore Saumier | Emi Kaa | Emma Pellegrino | Emmanuelle Babilaere
Florent Norcereau | François Leclinche | Frédérique Veilleux-Patry | Garance Philippe
Guillaume André | Hortense Raynal | Julia Prioult | Julie Hay | Julie Vrignaud | Juliette Greff
Justine Madiot | Lara Baronowski | Lauranne Wintersheim | Lisa Boquen | Lisha Pu | Louise Solal
Louise des Places | Louison Larbodie | Ludovic Hadjeras | Manon Vercouter | Marie Raveau
Marion Danzé | Mathieu Auduc | Mathieu Champalaune |Mathilde Musset | Mégane Bouron
Myriam Bernet | Nicolas Renaud | Noa Coupey | Noé Cornuau | Noémie Villard | Oriane Dessaux
Paul De Ryck | Pauline Lammerant | Phane Montet | Romane Segui | Roxane Thébaud
Sarah Francesconi | Selma Borges | Sophie Rossignol | Vianney Loriquet | Yolaïna Bar

Conception graphique et mise en page
Christelle Perrin | Solène Lautridou

Fondation *Cartier*
pour l'art contemporain

MALICK SIDIBÉ

MALI TWIST



Exposition
20 octobre 2017 ›
25 février 2018